

## Nouveautés

---

Number 113, Spring 1999

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/56211ac>

[See table of contents](#)

---

### Publisher(s)

Les Publications Québec français

### ISSN

0316-2052 (print)

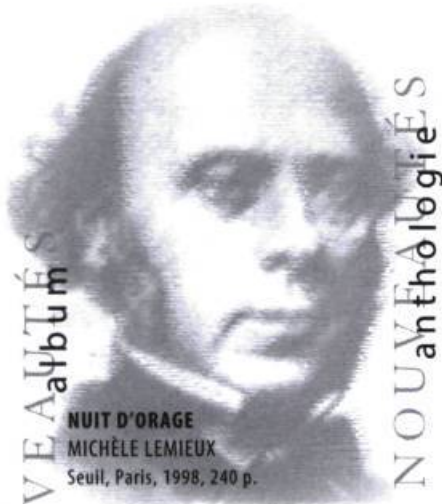
1923-5119 (digital)

[Explore this journal](#)

---

### Cite this review

(1999). Review of [Nouveautés]. *Québec français*, (113), 4–27.



**NUIT D'ORAGE**  
MICHÈLE LEMIEUX  
Seuil, Paris, 1998, 240 p.

Elle s'est pourtant couchée comme tous les soirs, gestes banals du quotidien : se brosser les dents, dire bonsoir à ses parents... Mais impossible de dormir par cette nuit d'orage qui n'en finit plus : un vent fou qui fait craquer les branches, des volets qui claquent, des éclairs dont la lumière brutale fissure un ciel désespérément obscur. Elle se tourne et se retourne dans son lit. « Alors des milliers de questions se bousculent dans sa tête ».

Les dessins en noir et blanc de l'album de Michèle Lemieux racontent les questions que se pose une fillette pendant une nuit d'insomnie. Questionnement formulé par une enfant, mais qui est aussi celui de quiconque réfléchit tant soit peu sur sa propre vie : « Qui a imaginé le portrait du premier homme ? Qui suis-je ? Suis-je unique ? Est-ce que ma vie est déjà toute tracée d'avance... ou est-ce que je devrai trouver moi-même mon chemin ? Y a-t-il une fin du monde ? »

Questions complexes, certes, mais illustrées avec beaucoup de fantaisie à l'aide de dessins simples et tellement expressifs. Un livre soigneusement relié, que les adultes feuilletteront, avant tout, pour le plaisir. Comme le point de vue pratique est aussi à considérer, j'ajouterai que *Nuit d'orage* peut être utilisé avec les enfants à partir de 8 ans, à la maison ou en classe, pour aborder ces questions concernant le mystère de la vie. Les textes courts, les dessins fantaisistes et significatifs, permettent aussi d'utiliser ce livre avec des adultes qui étudient le français comme langue étrangère.

Évelyne Tran

GILLES GALLICHAN, KENNETH LANDRY et DENIS SAINT-JACQUES (dir.)  
**FRANÇOIS-XAVIER GARNEAU**  
**Une figure nationale**  
Nota bene, Québec, 1998, 300 p.  
Collection « Les cahiers du CRELIQ », 23

1995 marquait le 150<sup>e</sup> anniversaire de publication de l'*Histoire du Canada* de François-Xavier Garneau. Cette œuvre, « définie par plus d'un [...] comme le premier texte littéraire national » (p. 370), a valu à son auteur d'être consacré « historien national » de son vivant, et nul ne songerait sérieusement de nos jours à lui dénier sa valeur de « classique ». Pour commémorer cet anniversaire, l'Association québécoise pour l'étude de l'imprimé (AQEI) et le Centre de recherche en littérature québécoise (CRELIQ) de l'Université Laval ont réuni des historiens et des littéraires dans le cadre d'un colloque tenu au domaine de Maizerets à Québec, du 25 au 27 octobre 1995. Gilles Gallichan, Kenneth Landry et Denis Saint-Jacques en publient aujourd'hui les actes en regroupant les communications présentées autour des « trois problématiques principales » (p. 6) retenues.

Dans quatre articles, sept spécialistes s'intéressent d'abord aux milieux urbain, provincial et international dans lesquels a vécu Garneau. L'œuvre de l'historien est ensuite l'objet de cinq exposés par autant de chercheurs : on y examine l'*Histoire du Canada* sous l'angle de la réplique de l'auteur au célèbre jugement de lord Durham (« Un peuple sans histoire et sans littérature »), du discours ambiant sur le concept de nationalité, du double objectif du livre, d'une lecture explicative d'un extrait, et des démarches de Garneau comme éditeur. Quatre conférenciers se penchent finalement sur la fortune de l'œuvre à partir des témoignages des biographes de Garneau (Casgrain et Chauveau principalement), de l'un de ses successeurs (Lionel Groulx) et de ses « descendants littéraires » (p. 10), dans les années 1960 et 1970. Le tout est encadré d'une introduction qui tente de faire le « bilan des études garnéliennes [...] depuis plus d'un quart de siècle » (p. 6), et d'une postface qui suggère entre autres « des pistes de recherche inexplorées » (p. 10).



Qu'elles proviennent d'historiens aguerris comme Yvan Lamonde ou de littéraires chevronnés comme Maurice Lemire, ces contributions sont la plupart du temps excellentes. Je retiendrai particulièrement celle de Marc Lebel, qui nous fait découvrir avec force détails l'existence d'une association dont on a peu parlé jusqu'ici et où François-Xavier Garneau fit en 1844 une double et significative présentation qu'il intégra par la suite à son *Histoire...* : il s'agit de la Société de discussion de Québec, dont Lebel fait un historique exhaustif dans un texte de 80 pages abondamment annoté, avant d'étudier, dans une seconde communication, les deux exposés eux-mêmes.

*François-Xavier Garneau. Une figure nationale* est une contribution majeure aux études garnéliennes.

Jean-Guy Hudon

CLAIRE DUPRÉ LA TOUR, ANDRÉ GAUDREAU et ROBERTA PEARSON (dir.)  
**LE CINÉMA AU TOURNANT DU SIÈCLE / CINEMA AT THE TURN OF THE CENTURY**  
Nota bene/Payot, Québec/Lausanne, 1998, 387 p.

Dans *Le cinéma au tournant du siècle. Cinema at the Turn of the Century*, une trentaine de chercheurs en provenance de neuf pays proposent une lecture renouvelée des films de cinéastes, tels Méliès, Georges Demy, les frères Lumière et Edison. Il s'agit, en fait, des actes du 3<sup>e</sup> colloque organisé par DOMITOR, association internationale pour le développement de la recherche sur le cinéma des premiers temps. Tenu à l'occasion du centenaire de l'invention du cinéma, ce colloque propose une grande variété d'approches, de la représentation à l'étude du dispositif filmique, en passant par des études de cas fort instructives sur le cinéma britannique, le vaudeville, les anciens dessins animés, le rôle du bonimenteur (cet individu qu'on engageait pour commenter les films muets), les scénarios et même les œuvres des tsars qui auraient meublé leurs temps libres par de l'expérimentation filmique. Jacques Aumont, célèbre critique français du cinéma, ouvre le bal en offrant un vibrant



plaidoyer en faveur du cinéma primitif. Suit une première partie où la notion de contexte social et culturel est explorée, notamment par Tom Gunning et Marta Braun. La deuxième, très instructive, traite de la correspondance du cinéma des premiers temps avec d'autres formes d'art. La troisième partie, plus érudite, s'arrête au dispositif filmique en tant que contrainte et source d'une esthétique particulière, encore en devenir. Enfin, la quatrième et dernière partie fournit quelques exemples de productions filmiques propres à illustrer une identité collective. On s'en doute, cet ouvrage s'adresse surtout aux initiés ; le vocabulaire dont les chercheurs font étalage peut parfois perdre quelques lecteurs. Les études de cas sont cependant plus accessibles et valent le détour. Un ouvrage spécialisé et bien fait, en dépit de quelques coquilles.

Christian Lahale

des entrées comporte un résumé, parfois enrichi de citations, parfois relié à d'autres travaux par des renvois. La dynamique du parcours bibliographique est renforcée par deux index, l'un portant sur les corpus traités par les études, soit une œuvre ou un genre, celui-ci placé même sous l'égide d'une période précise (« Nouvelles des débuts ») ; l'autre index se consacre aux approches privilégiées par les auteurs et, pour plus d'efficacité, il subdivise l'approche thématique selon les principaux thèmes étudiés. Le travail est circonscrit aux livres, aux chapitres de livres et aux articles de fond qui traitent de l'œuvre de Gabrielle Roy, il ne répertorie pas les thèses et les mémoires, ni les écrits ponctuels, tels les comptes-rendus ou articles de journaux.

Toutefois, l'auteure assure par deux annexes, l'une consacrée à un choix d'articles d'introduction sur Gabrielle Roy, l'autre constituée d'un choix de mentions de l'œuvre dans des articles sur la littérature québécoise, une intégration de l'ouvrage dans une perspective de réflexion plus globale sur la littérature et la critique. D'ailleurs, un essai d'une trentaine de pages, préluce à la bibliographie, participe de cette perspective et réintroduit « la dimension critique » délibérément écartée du travail bibliographique au bénéfice de l'analyse. Lori Saint-Martin, en plus de mentionner la fortune critique de certaines œuvres de Gabrielle Roy, identifie celles qui sont délaissées. Elle fait aussi état des trois pôles dominants (Manitoba, Québec, Canada) qui orientent la critique royenne, avec la préoccupation constante non pas de « juger mais de comprendre ». Elle trace ainsi un bilan de toutes les approches critiques utilisées pour l'étude de Roy, signalant les lacunes, faisant ressortir les apports de chacune à une vision diversifiée et plus juste de l'œuvre de Roy. Souvent réitéré, tant dans son analyse de la situation de la critique québécoise que dans les attentes envisagées, se dégage dans cette première partie le souci majeur de l'auteure d'amener le lecteur à concevoir l'œuvre de Gabrielle Roy dans ses ressorts multiples, sans cesse à découvrir et dans toute la complexité que cache une apparente simplicité, trop

souvent considérée d'emblée. Par la considération des inédits (en cours de publication) dont elle annonce l'importance, des textes laissés de côté, des voies nouvelles de la critique, elle s'emploie à relever toute l'actualité de l'œuvre. « L'occasion est donc belle pour découvrir une Gabrielle Roy complexe, ambivalente, résolument à l'abri des modes mais mieux rattachée aux préoccupations de son époque — et de celle à venir — qu'on ne l'a cru jusque-là » (p. 38).

Isabelle Asselin

JEAN-MARIE ROUART

**BERNIS, LE CARDINAL DES PLAISIRS**

Gallimard, Paris, 1998, 251 p.

Au cœur d'un XVIII<sup>e</sup> siècle voluptueux, intelligent et dévergondé, en suivant les pas d'un jeune abbé fougueux qui cherchait la gloire, apparaît dans tout son éclat de séducteur Bernis, le cardinal des plaisirs. Protégé de Madame de Pompadour, François Joachim de Pierre de Bernis (1715-1794) charme les jolies femmes, est la coqueluche des salons et est attablé à tous les soupers les plus huppés. Contemporain et ami de Casanova et de Voltaire, tel un Julien Sorel, il gravit avec finesse et détermination les échelons plus que tortueux qui mènent au pouvoir. À vingt-neuf ans, élu immortel à l'Académie bien avant l'auteur célèbre de *Candide*, décoré d'honneurs, il est apprécié par Louis XV qui lui accorde l'ambassade de Venise, premier palier vers la gloire dont il rêve. Fin stratège dans ce milieu de dédales et d'intrigues, tout en appréciant en fin connaisseur les beautés voluptueuses de la Cité des Doges, il négocie des traités importants (dont celui de Paris qui cède le Canada à l'Angleterre, en 1763). Coiffé enfin de la haute distinction du chapeau de cardinal, il est discrédité par ceux-là même qui l'ont honoré. Malgré tout, on le nomme ambassadeur à Rome ; obligé est-il alors de subir de multiples conclaves où l'Esprit-Saint perd assurément des plumes... Le légendaire Bernis, toujours tiraillé entre l'alcôve et l'autel, demeure toutefois dans son



#### LECTURES CONTEMPORAINES

##### DE GABRIELLE ROY

##### **Bibliographie analytique des études critiques (1978-1997)**

LORI SAINT-MARTIN

Boréal, Montréal, 1998, 189 p.

Collection « Cahiers Gabrielle Roy »

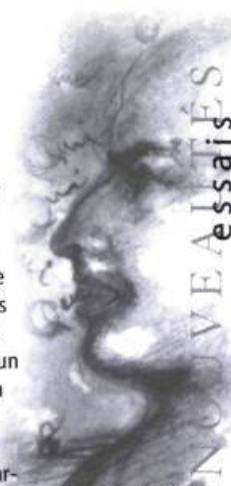
Cette bibliographie des études critiques consacrées à Gabrielle Roy (1978-1997) de Lori Saint-Martin recense plus de 350 textes comparativement aux 49 répertoriés par Socken pour la période 1950-1978 et s'élabore sous un angle analytique qui positionne l'ouvrage comme outil de référence. Ainsi chacune

biographie

ambivalence un être de convictions.

Après avoir exhumé de l'oubli les *Mémoires* du cardinal Bernis, Rouart consacre vingt ans plus tard une biographie à cet homme que délaissent les historiens mais qu'affectionnent en revanche les écrivains qui voient en ce mitré un « séduisant héros du roman de la vie réelle ». Et c'est dans cette veine inépuisable qu'est écrite l'histoire : style flamboyant, réparties et observations bellement tournées, le tout consolidé de détails historiques qui assaisonnent les mille et une escapades brillantes de celui qui deviendra une figure dominante de la France politique dans cette monarchie à son déclin. Le sel de l'esprit français, agrémenté des ressources de la fine intelligence de l'auteur, ajoute de la fantaisie au portrait de ce cardinal atypique qui ne manque pas de panache.

Yvon Bellemare



Georges Dor



ANTHONY DEBILLET



GEORGES DOR  
**LES QUI QUI ET LES QUE QUE  
OU LE FRANÇAIS TORTURÉ À LA TÉLÉ**  
Troisième et dernier essai  
sur le langage parlé des Québécois  
Lancôt éditeur, Outremont, 1998, 149 p.  
Collection « L'histoire au présent »

Les deux essais précédents de Georges Dor, *Anna brailé ène shot* et *Tamé tu là ?*, s'étaient attirés un certain succès populaire et les foudres de spécialistes de la langue et d'adeptes de la liberté d'expression. Cette fois-ci, Georges Dor, dans son dernier essai (ouf !) sur notre parlure, s'en prend à notre télé. Il a colligé et commenté près de 500 phrases ou expressions incorrectes tirées d'émissions d'information de la SRC, de TVA, de TQS, du RDS, de Radio-Québec et de la télé communautaire — heureusement qu'il a évité Musique Plus, ça l'aurait achevé ! — dans le but de nous ressortir sa rengaine : s'ils avaient appris à bien parler notre langue au niveau primaire, ces journalistes, tous diplômés universitaires (il le souligne souvent même si ce n'est pas toujours vrai !), s'exprimeraient beaucoup mieux.

*Les qui qui...* s'apparente ainsi à une sorte de *Foire aux cancrs* qui a pour cible notre univers télévisuel. Au palmarès : fréquentes erreurs de syntaxe et de vocabulaire, manques constants de logique et de culture, pléonasmes et lapalissades, abus du verbe « c'être » et des pronoms relatifs — d'où le titre de l'ouvrage —, etc. On ne peut donc s'empêcher de rire devant des perles telles que « La plupart seront tous interrogés » ou « Son bâton est resté pris à travers un joueur », et de pleurer en voyant la langue de nos médias électroniques se dégrader constamment. Mais cette dégradation est-elle causée par des lacunes dans l'enseignement du français ou par une volonté qu'ont ces médias de devenir de plus en plus populistes, de niveler vers le bas, en favorisant, par exemple, la spontanéité du direct aux dépens de reportages préparés à l'avance ou en engageant d'anciennes vedettes du sport chez qui la maîtrise de la discipline et celle de la langue ne vont pas nécessairement de pair ?

De plus, Dor n'arrive jamais à nous convaincre à cause d'un grand manque de rigueur et d'honnêteté

de sa part. Il ne dit pas dans quelle émission et quand il a puisé son exemple, ni qui l'a énoncé. Il use de mauvaise foi lorsqu'il réprimande des linguistes sans les nommer. Bref, il oublie que personne n'est obligé de le croire. Enfin, on a l'impression que le but de l'essai n'est pas tant de faire accepter l'idée d'enseigner le français parlé au primaire que de taper sur la tête des universitaires qu'il méprise même s'il prétend le contraire. *Les qui qui...* se révèle donc un pamphlet mou, redondant, inefficace et inutile. Un coup d'épée dans l'eau...

Louis Fiset

JEAN-PAUL DESBIENS  
**À L'HEURE QU'IL EST**  
Journal 1996-1997

Les Éditions Logiques, Montréal,  
1998, 493 p.

Le père du Frère Untel s'adonne, depuis quelques années déjà, à l'écriture d'un journal personnel dans lequel il s'affaire à nous faire partager ses réflexions sur la société, tout en commentant, au fil des jours et des mois, l'actualité québécoise et canadienne et ce, avec toute la verve que l'on lui connaît. Le journal de Jean-Paul Desbiens relate les événements des années 1996 et 1997, ce qui fait, en quelque sorte, de cet ouvrage une revue de l'année vu par et ravivée à notre mémoire certains faits croustillant du quotidien, comme cet incident raconté et daté du 15 février 1996 : « Le premier ministre, lunettes fumées, bouche tordue, sert solidement des deux mains le cou d'un manifestant ».

Divisé en trois parties, d'abord les deux premières années du journal, la troisième partie, elle, constitue l'annexe dans lequel l'auteur présente une vingtaine de documents qui sont pour la plupart des articles destinés à la presse écrite ou qui font simplement partie de la correspondance de l'auteur.

Faisant suite aux *Années novembre*, paru 1996 qui renfermait les années 1993 à 1995, cette nouvelle tranche de vie est aussi le moment pour l'auteur de s'arrêter et de poser les bonnes questions, sur la langue et sur la culture comme toujours.

Bernard Tremblay

CONTES TRADITIONNELS  
DU QUÉBEC

CÉCILE GAGNON  
Milan, Paris, 1998, 168 p.

Redécouvrir des contes, c'est comme réécouter une musique connue et aimée : ni tout à fait la même, ni tout à fait une autre... Le présent recueil inclut « Le diable beau danseur » et « La chasse-galerie », deux grands classiques de la culture d'ici.

Rassemblés par Cécile Gagnon, ces vingt-deux contes québécois nous emmènent de l'Île d'Orléans au Roché percé, en passant par Saint-Constant et la Gatineau. Sorciers, lutins, violoneux, écureuils, fées, curés, maris jaloux, tous ces personnages et quelques autres s'activent et dansent une farandole pour notre plus grand bonheur.

La longueur des textes est de trois pages minimum et de dix pages maximum, c'est-à-dire un format réaliste pour un travail en classe de français. Ajoutons à cela que la présentation de l'ouvrage est très soignée. À la préface et à la post-face du livre s'ajoutent, pour chaque conte, une introduction brève et une carte du territoire.

Tel quel, *Contes traditionnels du Québec* convient aussi bien aux jeunes qu'aux moins jeunes. Élèves et enseignants pourront les lire, collectivement ou individuellement, les relire, en discuter abondamment, et même, pourquoi pas, oralement ou par écrit, les transformer !

Monique Noël-Gaudreault

JACQUES MICHON  
**FIDES. La grande aventure  
 éditoriale du père**  
 Paul-Aimé Martin  
 Fides, Montréal, 1998, 386 p.

Au Québec comme ailleurs, le patrimoine culturel de la nation se reflète dans sa mémoire et dans les écrits qu'elle destine à la postérité. Il n'est donc pas surprenant que les historiens de la culture s'intéressent de plus en plus à l'histoire du livre et à celle de la lecture. À l'Université de Sherbrooke, par exemple, le Groupe de recherche sur l'édition littéraire au Québec (GRELQ) prépare, depuis plus de vingt ans, une série de monographies sur les principales maisons d'édition québécoises au XX<sup>e</sup> siècle. La plus récente étude de ce genre, par Jacques Michon (directeur du GRELQ), est consacrée à la vénérable maison Fides, devenue en quelque sorte la « doyenne » des éditeurs québécois. L'étude porte un sous-titre qui en dit long sur les efforts du fondateur, qui a mené à bout de bras cette entreprise pendant plus de quarante ans : *La grande aventure éditoriale du père Paul-Aimé Martin*. En effet, dans le monde du livre au Québec, peu d'éditeurs peuvent se vanter de pratiquer à la fois l'édition religieuse et littéraire et d'avoir tenu le coup si longtemps, contre vents et marées, tout en diffusant les écrits de centaines d'auteurs, inventoriés lors du cinquantième anniversaire dans la volumineuse *Bibliographie des Éditions Fides, 1937-1987*, par Jean-Rémi Breault.

À partir de centaines de pages de notes manuscrites rédigées par le père Martin et d'une cinquantaine d'heures d'entrevues, Jacques Michon refait le parcours historique de la maison en douze chapitres qui portent tant sur les grandes orientations éditoriales que sur l'organisation de l'entreprise et ses stratégies commerciales. Cette double structure donne à l'ouvrage un caractère à la fois scientifique et personnalisé qui le rend plus lisible que les autres monographies du genre. L'auteur s'appuie, par exemple, sur des documents d'époque pour présenter l'histoire de la maison d'édition, mais il n'hésite pas à recourir au témoignage du

père Martin lorsqu'il s'agit d'explorer les dessous d'une question épineuse, tels la mise sur pied de succursales à l'étranger, l'aventure Fides-Paris, la création ou l'abandon de collections ou les déménagements successifs de l'entreprise. En somme cet ouvrage, abondamment illustré, avec des index, une bibliographie et une chronologie, pourrait servir de modèle aux monographies à venir. Il est toutefois étonnant que ni l'auteur ni le directeur fondateur de Fides ne mentionnent le nom de Jean Lemieux qui fut, pendant plusieurs années, directeur littéraire.

Kenneth Landry

FRANCK ÉVRARD  
**LA NOUVELLE**

Seuil, Paris, 1997, 63 p.  
 Collection « Mémo Lettres », 65

Le public des collégiens et des universitaires apparaît une cible attrayante pour les éditeurs. Après le succès de la collection « Que sais-je ? » des PUF, nombre d'entre eux tentent leur chance avec la publication d'ouvrages-synthèse destinés tant aux étudiants qu'au grand public en quête du survol idéal. Le Seuil a lancé sur le marché la collection « Mémo », des petits livres (des « demi-Que sais-je ? » avec leurs 64 pages) qui tentent de faire le tour d'une question dans un degré record de synthèse. Les résultats ne sont pas toujours probants.

Dans ce « Mémo » consacré à la nouvelle, Franck Évrard tente de traiter des diverses dimensions du genre de la brièveté en treize (courts) chapitres, réunis en quatre sections : « Introduction au genre », « Morphologie de la nouvelle », « Stratégies d'écriture », « Intention et réception ». Un désir de vulgarisation oriente l'ensemble, avec les problèmes que l'on peut imaginer : lieux communs (« La forme brève suggère donc l'infini du monde », p. 6), clichés sur le lectorat, explications constantes des notions théoriques ; comme ultime nivellement par le bas, la seule définition donnée de la nouvelle est celle... du *Robert* ! L'art de la synthèse apparaît ici

maximal : la première section, comprenant les chapitres « La définition du genre », « Un genre aux frontières incertaines », « Histoire du genre » et « Les théories du genre », ne compte que seize pages. Le reste de l'ouvrage s'inspire des dimensions habituellement convoquées pour traiter de textes narratifs ; la mise en contexte des différents termes du métalangage (notamment ceux de Genette,



Todorov et Barthes) éclipse malheureusement l'objet principal, faut-il le rappeler : la nouvelle.

L'ouvrage a l'avantage de rassembler diverses approches possibles de la nouvelle (et du texte narratif) ; les outils théoriques, ne cernant que par la bande la spécificité novellière, sont rendus accessibles. La conception proposée de la nouvelle flotte curieusement entre la surdétermination des frontières génériques et l'opportunisme de textes illustrant bien le propos du chapitre. Une telle entreprise, utile voire nécessaire, comporte une part de risques (surtout en aussi peu de pages) ; le résultat n'impressionne guère.

René Audet

GAÉTAN BRULOTTE  
**LES CAHIERS DE LIMENTINUS**  
 Lectures fin de siècle  
 XYZ éditeur, Montréal, 1998, 351 p.

L'ouvrage de Gaétan Brulotte, *Les cahiers de Limentinus*, est présenté comme une « défense et illustration » de la littérature française de notre fin de siècle. Regroupant un choix d'articles parus au fil des ans dans la revue *Liberté*, dont Brulotte a assumé des années durant la



ARCHIVES LE SEUIL

Franck Évrard  
 Gaétan Brulotte

Lucie Joubert



JOSÉE LAMBERT

chronique de littérature française, cette étude se compose de sept parties distinctes. On y retrouve d'abord des philosophes, témoignant d'un « esprit d'ensemble » et d'« ouvertures critiques sur notre temps ». Brulotte analyse ensuite divers « parcours emblématiques » d'auteurs essentiels, de Perec à Duras, en passant entre autres par Beckett et Camus. On retrouve aussi les « aboutissements » d'œuvres monumentales, tels les écrits surréalistes, des « empreintes du Nouveau Roman » ou des études de textes « au cœur du contemporain ». Enfin, l'auteur conclut sa démarche dans une dernière partie, « Esthétique et langue », où il recense par exemple Sollers ou Barthes.

On le voit, au-delà de la simple juxtaposition, il s'agit ici d'une classification d'auteurs majeurs (d'autres moins) de la seconde moitié du XX<sup>e</sup> siècle qui prend un peu la forme d'une poupée gigogne. Dans un avant-propos substantiel, Brulotte, qui associe le travail du critique à celui du dieu romain Limentinus, celui qui veille aux portes et qui devient par extension le responsable des liminaires et des préambules, explique son projet. Il avoue avoir cherché à identifier les classiques de notre temps, qu'il décrit dans un style plaisant, en dépit de sa neutralité avouée. Il faut enfin souligner l'organisation textuelle, qui s'articule autour d'indications mises en relief dans le cadre du texte, permettant d'accélérer la lecture au besoin et faisant du recueil un objet fin de siècle en son genre.

Georges Desmeules



LUCIE JOUBERT  
**LE CARQUOIS DE VELOURS**  
L'ironie au féminin dans la littérature québécoise 1960-1980  
L'Hexagone, Montréal, 1998, 225 p.

Dans *Le carquois de velours*, Lucie Joubert s'attaque à une question à la fois originale et négligée dans le champ des études sur la littérature québécoise : l'ironie des femmes, un outil puissant de contestation des instances de pouvoir, quelles qu'elles soient. Le titre trouve d'ailleurs là son sens, puisque l'ironie est associée à une flèche subversive, dont la propriété principale réside dans son invisibilité relative. Joubert consacre la première partie de son essai à définir non pas uniquement le phénomène humoristique, mais bien les modalités de ses manifestations dans le texte littéraire. Si le modèle mis en place ne se prétend pas novateur, il a le mérite d'être performant ; l'ironie étant ici essentiellement définie en fonction d'une intention à décoder et donc d'abord comme instrument rhétorique plutôt que comme une attitude « romantique ».

Les deuxième et troisième parties de l'essai sont consacrées aux analyses des cibles de l'ironie au féminin, puis d'auteurs spécifiques. Il n'est peut-être pas étonnant de découvrir que l'Église, la médecine, l'éducation, la famille, les hommes et la littérature constituent les principales cibles retrouvées. La présentation est limpide, les exemples, éclairants, et la démonstration, rigoureuse et convaincante. Joubert démontre ainsi que la contestation ironique au féminin, entre autres de l'Église, procède autrement que celle des romanciers de la Révolution tranquille. Bref, il s'agit d'un essai essentiel sur l'ironie et l'écriture des femmes, malgré la conclusion un peu timide, où l'auteur semble réfuter son argumentation en relançant le débat sur l'équivalence entre les ironies au masculin et au féminin.

Georges Desmeules

MADELEINE BORGOMANO  
**AHMADOU KOUROUMA**  
Le « guerrier » griot  
Harmattan, Paris/Montréal, 1998, 252 p.  
Collection « Classiques pour demain »

Comme son titre l'indique, la collection « Classiques pour demain » vise à faire connaître aux quatre coins de la francophonie des écrivains importants ou prometteurs, mais dont l'œuvre n'a pas encore fait l'objet d'une étude en profondeur ou d'envergure. C'est le cas du romancier ivoirien Ahmadou Kourouma, fort connu en Afrique, mais ignoré en France et au Québec, même si c'est le Québec qui l'a en quelque sorte consacré. Kourouma a été, en effet — et Madeleine Borgomano insiste sur cette reconnaissance « outre-mer » —, le premier lauréat du prix de la revue *Études françaises* (Université de Montréal), en 1968, pour son premier roman, *Les soleils des indépendances*, réédité deux ans plus tard au Seuil. Il faut dire que Madeleine Borgomano était toute désignée pour rédiger cette étude magistrale, puisque, après avoir enseigné pendant plusieurs années à l'Université nationale de la Côte d'Ivoire à Abidjan, elle est devenue une spécialiste de la littérature africaine, avec, notamment, une étude sur *L'appel des arènes*, d'Aminata Sow Fall, et une autre sur les écritures de femmes africaines, *Voix et visages de femmes*, ce qui ne l'a pas empêchée d'être aussi une grande spécialiste mondialement reconnue de Marguerite Duras et de J. M. G. Le Clézio.

*Ahmadou Kourouma. Le « guerrier » griot* est divisé en deux parties d'à peu près égale longueur qui portent les titres des deux romans parus à ce jour de ce « guerrier » malinké, mathématicien de formation, qui a choisi de se faire griot moderne pour ériger, dans ses romans considérés comme des chefs-d'œuvre de la littérature francophone, « un inoubliable lieu de mémoire africain » (4<sup>e</sup> de couverture). Avec une belle maîtrise de l'écriture, Madeleine Borgomano décortique les deux romans et propose une analyse pénétrante des *Soleils des indépendances* et de *Monné, outrages et défis* (1990), en s'intéressant d'abord au paratexte (titre, dédicace, épigraphe, etc.), à

l'espace et au temps, à la narration et au discours, sans oublier les thèmes les plus récurrents, tels, par exemple, la place de la femme dans les deux œuvres et le motif du train, dans le deuxième roman, qui témoigne, comme d'autres chapitres, d'une grande perspicacité et d'une fine observation. L'étude, qui emprunte à diverses approches d'analyse du discours, n'est jamais rebutante, comme c'est souvent le cas, car l'auteure explique toujours les termes abstraits qu'elle utilise de façon à être comprise de ses lecteurs, moins familiers avec ces méthodes d'analyse. Les nombreux rapprochements qu'elle fait avec la tradition orale et l'histoire africaine sont plus qu'intéressants et témoignent d'une connaissance approfondie de l'œuvre de Kourouma, de la littérature et de l'histoire coloniale. À découvrir à tout prix, même si l'édition n'est pas toujours à la hauteur de la qualité de l'écriture et de la finesse de l'analyse. À quand la consécration d'un écrivain québécois dans cette riche collection ?

Aurélien Boivin

**CHARLOTTE GUÉRETTE  
AU CŒUR DE LA LITTÉRATURE  
D'ENFANCE ET DE JEUNESSE**

La Liberté, Sainte-Foy, 1998, 269 p.

Professeure de littérature de jeunesse à la Faculté des sciences de l'éducation de l'Université Laval, l'auteure présente son livre comme « une introduction à l'étude de la production littéraire contemporaine proposée aux jeunes lecteurs » et le destine « aux adultes, médiateurs des livres auprès des jeunes ». Voyons comment et pourquoi ce livre peut être utile à ces intervenants.

En première partie, l'auteure présente un historique qui permet de situer la production littéraire d'enfance et de jeunesse francophone en Europe, et au Québec depuis le XVII<sup>e</sup> siècle jusqu'à nos jours. Suivent des informations d'ordre général sur la production littéraire. Au fait, que faut-il savoir sur l'objet livre avant de l'avoir entre les mains ? Il est alors question du travail et du rôle de l'éditeur, du diffuseur et du distributeur, du libraire, du bibliothé-

caire, de l'auteur, et de l'illustrateur.

La deuxième partie est consacrée au lecteur et à l'art du plaisir de lire. À vrai dire, pourquoi lisons-nous ? L'auteure passe en revue les nombreux intérêts et besoins que la lecture peut satisfaire selon la variété des types de lecteurs et à tous les âges de la vie. Pensons-y un peu, toute une vie de lecture !

La troisième partie décrit les différents genres littéraires, entre autres : l'album et l'illustration, le conte, le mythe, la légende et la fable, le roman et la nouvelle, la bande dessinée, le documentaire, la poésie. L'auteure présente les caractéristiques de chacun des genres littéraires, le rôle joué par ceux-ci dans le développement de l'enfant, les catégories et les éléments constitutifs. Une grille d'analyse est également fournie.

Enfin, la quatrième partie porte sur l'animation du livre et sur l'art de raconter, sur la promotion du livre ainsi que sur les activités d'échange, de discussion et d'exploitation des livres.

Outre ce livre, Charlotte Guérette publie, chez le même éditeur, sous le titre *Sélection d'ouvrages de littérature d'enfance et de jeunesse*, un catalogue de plus de cinq cents titres parus entre 1995 et 1998. La sélection se divise en quatre parties. La première regroupe des ouvrages pour les enfants du préscolaire, la deuxième est destinée aux 6 à 12 ans, la troisième vise les 12 ans et plus, la quatrième partie fournit la liste des ouvrages finalistes ou lauréats de prix littéraires. Chaque titre est accompagné d'un bref résumé du livre ou des thèmes traités et de l'âge pour lequel il est recommandé. Cette sélection sera très utile à quiconque veut faire un choix de livres pour des jeunes.

Plus qu'une introduction à la littérature de jeunesse, l'ouvrage de Charlotte Guérette, amplement documenté, clairement organisé, émaillé de références à des spécialistes réputés, situe cette production littéraire dans une large perspective, plaçant les lecteurs et lectrices vraiment « au cœur de la littérature d'enfance et de jeu-

nesse ». Pour qui intervient, en lecture, auprès des jeunes dans les écoles, dans les bibliothèques, ou partout ailleurs, le livre de Charlotte Guérette est un outil de travail indispensable, remarquablement pratique, qui suscite le plaisir de lire et de transmettre ce plaisir.

Evelyne Tran



**JÓZEF KWATERKO  
LE ROMAN QUÉBÉCOIS  
ET SES (INTER)DISCOURS**

**Analyses sociocritiques**  
Nota bene, Québec, 1998, 224 p.  
Collection « Littérature(s) »

Józef Kwaterko, dans *Le roman québécois et ses (inter)discours*, se livre à un réexamen approfondi et systématique de la littérature romanesque contemporaine du Québec. Précédée d'une introduction circonstanciée, l'étude, sous-titrée *Analyses sociocritiques*, est répartie en cinq chapitres, terminée par une conclusion-résumé et suivie d'une bibliographie, d'une note bibliographique indiquant les versions antérieures des textes et d'un index des noms (il faut écrire Bouthillier et Frantz Fanon).

Il est impératif de lire attentivement l'introduction pour comprendre les « enjeux épistémologiques [...] mis en place » (p. 32), assimiler parfaitement les dénominations et nuances subtiles apportées aux notions d'idéologème et d'interdiscursivité. Toute l'étude se situe dans la perspective de « la fragmentation culturelle de la société québécoise et [d]es changements d'enjeux identitaires » (p. 12) qui la marquent. Citant Marc Angenot, il définit l'idéologème comme « un dispositif sémantique polysémique

études

et polémique, doté de capacité de migration à travers différents champs discursifs et différentes positions idéologiques existantes » (p. 16). C'est pourquoi l'étude de Kwaterko ne manque pas de contester certaines prises de position bien établies et de proposer quelques « resémantisations ». Sa démarche s'appuie sur les théories sociocritiques élaborées par les Bakhtine, Duchet, Bourdieu et autres. Faut-il le dire ? La surcharge sémantique du discours de Kwaterko semble le donner à lire à des initiés, le *happy few* de la critique universitaire, en raison de l'hermétisme de certains passages.

On ne saurait ici rendre compte, même brièvement, de la démarche fortement articulée qui est appliquée aux neuf romans étudiés. Signalons toutefois que *La nuit de Jacques Ferron, Prochain épisode* de Hubert Aquin et *La guerre, yes sir !* de Roch Carrier sont réinterprétés sous l'angle de la « invective historique » (p. 40) de lord Durham (chap. I) ; que trois romans de Réjean Ducharme, *L'avalée des avalés, Le nez qui voque* et *L'hiver de force* sont placés sous le signe du « discours essayistique » de Jean-Paul Sartre (chap. II) ; que le « vécrire » de Jacques Godbout dans *Salut Galarnéau !* signifie la tentative du romancier de « bannir la scission entre la culture élitiste et la culture populaire » (p. 103) (chap. III) ; que *La commensale* de Gérard Bessette « opère un détournement imaginaire de l'usage idéologique de la langue » (p. 157) (chap. IV). Enfin, *La Québécoise* de Régine Robin, tout en manifestant le « travail même de la différence » (p. 178) de la littérature « migrante », juive en l'occurrence, s'engage dans « une errance identitaire » (p. 167).

Logique, la conclusion insiste sur « la prégnance de l'altérité » (p. 193). « Ce bref bilan permet de réaffirmer la grande circulation des idées, des valeurs, des images dans les romans examinés » (p. 195). Brillantes, transcendantes même, les « démonstrations » de Józef Kwaterko proposent des perspectives « étrangères » intéressantes, stimulantes et justes.

Gilles Dorion

#### FRANÇOIS-MARC GAGNON CHRONIQUE DU MOUVEMENT AUTOMATISTE, 1941-1954

Lanctôt éditeur, Outremont, 1998, 1023 p.

En cette année du cinquantenaire de *Refus global*, on a beaucoup dit et écrit sur le mouvement automatiste. Mais nous n'avions pas tout lu puisque que François-Marc Gagnon a fait paraître ce qui semble maintenant la somme de ce mouvement précurseur de la Révolution tranquille. *Chronique du mouvement automatiste québécois* suit pas à pas la carrière de ceux qui seront au cœur de la tourmente du célèbre manifeste et relate les faits, petits et grands, et les événements majeurs de ce groupe de marginaux dont les œuvres ont marqué l'histoire de l'art, voire la culture québécoise.

François-Marc Gagnon a mis plus de douze ans à rassembler les documents et témoignages de première main qui lui ont servi à écrire cette chronique fascinante qui s'étale sur plus de mille pages. Année après année, de 1941 à 1954, nous assistons à la mise en place et à l'éclatement de ce groupe d'artistes et d'intellectuels qui se sentaient trop à l'étroit dans ce Québec ultramontain et conservateur. La richesse de cette étude tient autant à l'érudition de son auteur qu'à la mise au jour des positions des divers acteurs, automatistes aussi bien qu'anti-automatistes, qui ont frayé dans l'orbite de ce mouvement. Les faits publics aussi bien que les anecdotes souterraines sont ainsi mis au jour afin de composer un portrait aussi précis que possible qui, au bout du compte, a su éviter le piège de la complaisance et de la célébration à outrance. Bien au contraire,

Gagnon replace l'esthétique automatiste dans le contexte global de l'histoire de l'art international et montre bien comment la légitimation et la consécration sont venues de l'extérieur pour ce groupe qui s'est buté pendant de trop nombreuses années au conservatisme du milieu de l'art québécois.

Cette étude se lit comme un véritable journal de bord et l'on se prend au jeu de comprendre les problématiques générales que le mouvement a soulevées et de suivre à la trace le destin de ses défenseurs les plus connus comme Borduas, Riopelle, Barbeau, les frères Gauvreau, Ferron et les autres. Cette lecture est également captivante à cause de l'écriture enlevante et de la richesse documentaire qui vient en étayer les propos. Il s'agit certes d'un livre d'histoire, mais d'une histoire qui a une saveur bien amère au regard de l'ostracisme dont a eu à souffrir la majorité de ses principaux personnages. Un livre capital et essentiel pour l'intelligence de la culture québécoise.

Roger Chamberland

#### BERTRAND GERVAIS TESSONS

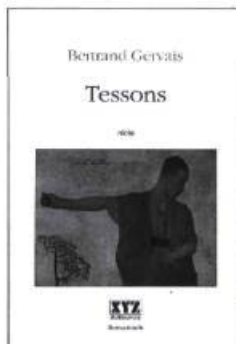
XYZ éditeur, Montréal, 1998, 151 p.  
Collection « Romanichels »

Le premier livre de fiction de Bertrand Gervais, *Tessons*, est une belle réussite. On y retrouve cinq nouvelles qui présentent des personnages confrontés à un dérèglement de leur

nouvelles



Bertrand Gervais





univers. De « L'oubli », la première nouvelle, à « La mante artificielle », la dernière, nous voyons les personnages vivre des situations étranges, à la limite du fantastique. Ainsi, un homme vit depuis de nombreuses années sans savoir qui il est, rattaché seulement à son passé par des livres et par un tableau. Un autre, un peu déficient, vit une relation particulière avec les plantes du Jardin botanique, dans « Le cerge et le métronome ». Un troisième, dans « La conjecture », aura la désagréable surprise, un matin, de constater qu'il a perdu toute compréhension de l'univers des chiffres, ce qui lui complique drôlement la vie dans un monde où les nombres sont... innombrables. Dans la nouvelle éponyme, le personnage est obsédé par un accident qui serait arrivé à un ami très proche... à moins que ce soit plutôt lui qui ait vécu cet accident ? Enfin, la dernière nouvelle propose un récit où un père lègue à son fils une amulette qui donne à celui qui la porte « un surplus d'âme », ce qui n'est évidemment pas sans conséquences funestes.

L'écriture de Gervais est maîtrisée, accomplissant l'équilibre entre le jeu littéraire et l'émotion, pour le plus grand plaisir du lecteur. Les cinq nouvelles du recueil sont autant de remises en question de la cohérence du monde habituel. Chacune fait basculer le réel, nous proposant de partager les angoisses des personnages qui doivent reconstruire leur univers après que celui-ci ait été ébranlé. Le vrai et le faux ne sont plus des repères : les choses arrivent, simplement.

Gilles Perron

#### COLLECTIF DÉCLARATIONS

L'instant même/Les Éperonniers,  
Québec/Bruxelles, 1998, 186 p.

Douze jeunes écrivains dont l'âge varie de 18 à 30 ans, à part égale de la Wallonie et du Québec, ont collaboré au recueil de nouvelles placé sous le thème de la « déclaration », dans ses acceptions les plus variées. Dénommé donc *Déclarations*, le livre, publié sous l'égide de l'Agence Québec/Wallonie-Bruxelles pour la jeunesse, s'ouvre sur la plus

remarquable, « Les innominés », d'Emmanuelle Roy, de Montréal. Un ensemble de textes d'apprentissage ainsi réunis entraîne nécessairement (?) des disparités évidentes de « manières », de tons et d'écriture. Il reste que, si l'on relève quelques légères faiblesses chez l'un ou l'autre, le recueil séduit par la variété du traitement ainsi que par la richesse des réflexions. Car, dans la plupart des cas, il s'agit effectivement de réflexions et d'observations sur la vie, le destin, l'amour, la mort, des thèmes éternels, des topoï universels, habilement enrobés dans des intrigues narratives, ce qui les situe aux limites de l'essai et du récit. Ce que j'ai constaté le plus fréquemment, c'est l'interrogation angoissée devant l'existence, la détresse face au destin, l'inquiétude de vivre et d'aimer, de mourir aussi, la difficile communication entre les êtres, même les plus proches, le commerce piégé de l'amour, des amours, sur le mode émouvant de l'intimité, de l'aveu, du souvenir. Les lieux invoqués transportent le lecteur un peu partout car on voyage beaucoup dans ces nouvelles : trains, douane, chambre d'hôtel, lande désertique, tour en ruine, clinique médicale, galerie d'art, restaurant, école, librairie.

Mes choix personnels se sont arrêtés sur « Les innominés », bien enlevé et fort bien écrit, le suspense de la nouvelle fantastique, « Le gouffre de mémoire », la déclaration amoureuse de « Une bouteille à la mer », l'aveu émouvant de détresse du « Cri des oiseaux », le paradoxe de l'inquiétude de « Je ne suis qu'une déclaration » écrit sur un mode allègre, l'habileté narrative de « Monsieur Paxton » et sa reconstitution d'époque, le pèlerinage des anciens à leur *alma mater*.

À surveiller : une faute, que dis-je ?, un hanneton : « il va sans dire », au lieu de « il va sans dire » (p. 134), et de nombreuses anacolutes. Mais j'en ai assez dit pour conclure que ce banc d'essai ainsi fourni aux jeunes talents mérite toute notre considération.

Gilles Dorion

#### ANNICK PERROT-BISHOP FRAGMENTS DE SAISONS

Vents d'Ouest, Hull, 1998, 96 p.  
Collection « Rafales. Nouvelles »

Après un recueil de récits (*Les maisons de cristal*) et un recueil de poèmes (*Au bord des yeux la nuit*), *Fragments de saisons* est le troisième ouvrage de cette Canadienne d'adoption (de triple ascendance : vietnamienne, indienne et bretonne). Le travail d'écriture de Perrot-Bishop est marqué par les jeux de frontières, ceux que sa propre nationalité multiple lui inspire peut-être ; ces jeux prennent dans son recueil la forme de la métamorphose, ce passage d'un état à un autre, cette modulation d'une situation vers une autre, différente, nourrie par les expériences de la vie et par des rencontres déterminantes.

Douze textes composent ce recueil : douze « nouvelles » selon ce qu'affirme la collection et le paratexte, mais des nouvelles empreintes de fantastique, déchargées de la nécessité d'une chute et refusant la mode actuelle de la tranche de vie (où le texte relate les maigres événements alimentant le quotidien d'un personnage).



Ces textes témoignent d'une cyclicité des faits, par l'éternel retour de situations similaires ; loin des simples coïncidences, il s'agit bien ici de recommencements : les neuf années de dormance de la sirène dans « Le fil de nacre », la colère matérialisée qui revient chaque nuit dans « La colère avalée ». Mais la métamorphose est illustrée surtout par un passage, une transformation, une révélation. Le corps de Uhla transite par la terre pour renaître transformé ; la connaissance rapprochée des chiens-lazelles, bêtes traquées par les humains, permet de les percevoir comme des frères ; la survivance d'une race est assurée par la transmission du savoir d'une mère à ses enfants (« À l'aube de la mémoire ») ; le passé obsédant de « l'habitant de l'intérieur » est littéralement nettoyé par un déluge. Nouvelles courtes, symboliques (« Silence et la voix ») ou plus développées (« L'orphelin »), les textes sont empreints d'une obsession de la mère, de la mer et de l'enfance ; les protagonistes, des femmes à une exception près, participent de métamorphoses allant de la simple reproduction de l'espèce à la transmutation fantastique.

Le recueil apparaît très unifié à la lecture, les thèmes et images récurrents concourant à créer une impression d'organisation très forte ; l'utilisation répétée d'individus (au sens logique : lieux, personnages...) conduit le lecteur à croire qu'il s'agit d'un seul texte : récurrence du nom Uhla, d'un personnage féminin avec une cicatrice sur la joue droite, de l'arbre comme lieu de l'enfance, de l'océan comme zone transitoire de la vie... Ces morceaux d'histoires marqués par le passage du temps, comme semble le suggérer le titre, construisent des mondes parallèles où transistent des personnages, comme dans *Les maisons de cristal*, le tout dans une prose sans surprise, régulièrement poétique.

René Audet

PHILIPPE PERRENOUD

### CONSTRUIRE DES COMPÉTENCES À L'ÉCOLE

ESF éditeur, Paris, 1997, 125 p.

Collection « Pratiques et enjeux pédagogiques »

Il n'est pas nécessaire de présenter Philippe Perrenoud. Son nom est associé à ceux de Philippe Meirieu et de Jean-Pierre Astolfi. Ce qu'il est important de retenir, c'est qu'il fait partie des auteurs qui nous obligent, comme enseignants, à réfléchir. Tous nos actes pédagogiques nous reviennent à l'esprit et nous voilà forcés d'y porter attention. Cette fois, il s'agit de la notion de compétence à l'école : sa définition, ses retombées et ses applications pédagogiques possibles. Cette notion fait partie de débats acerbes ces dernières années. Perrenoud nous l'explique à sa façon.

En premier lieu, à l'intérieur du titre ces petits mots : dès l'école. Il est tout de suite évident qu'il s'agit d'un débat de fond. Peut-on apprendre à être compétents à l'école ou est-ce un phénomène qui viendra plus tard, à un moment donné ? Est-ce que la notion de compétence véhiculée à l'école est authentique ou fait-elle partie d'un besoin de changement de termes ?

Une introduction qui, plutôt que de simplement présenter le sujet, y touche immédiatement : une première définition de la compétence : « une capacité d'agir efficacement dans un type défini de situation, capacité qui s'appuie sur des connaissances, mais ne s'y réduit pas » (p. 27). Le débat est lancé.

Quatre chapitres : le premier définit, explique et départage ce qui est du domaine de la compétence et ce qui ne fait partie que de l'accumulation de connaissances sans jamais prévoir une ouverture à l'application d'une compétence réelle. Le deuxième chapitre traite des programmes actuels et de leurs objectifs qui devraient répondre à la question « têtes pleines ou têtes bien faites ? » dans la formation des jeunes. Une autre question : « Pourquoi la culture générale ne préparerait-elle pas à faire face aux problèmes de la vie ? » Le troisième chapitre explique ce que la mise en

oeuvre de compétences diverses peut signifier pour l'enseignant et ses interventions pédagogiques, par exemple, « considérer les savoirs comme des moyens à utiliser, travailler régulièrement par problèmes, adopter une planification souple et indicative, improviser, etc. » (p. 69). Le quatrième chapitre remet les pendules à l'heure et nous fait comprendre qu'une réforme dans le système scolaire a toujours pour but de contrer l'échec scolaire. C'est donc la constatation d'un échec d'une quantité importante de jeunes qui ne réussissent pas à apprendre peu importe la forme que ces échecs prennent, qui amène une remise en question de la place que doit prendre à l'école la construction de compétences. Plusieurs pistes sont fournies, pistes qui exigent de la part de l'ensemble de l'institution scolaire une réflexion dérangeante. Un livre à lire et à relire, ses implications étant majeures dans nos classes.

Godelieve De Koninck

ISABELLE ARDOUIN

### L'ÉDUCATION ARTISTIQUE À L'ÉCOLE

ESF éditeur, Paris, 1998,

Collection « Pratiques et enjeux pédagogiques »

*L'éducation artistique à l'école* cherche à clarifier la mission éducative des enseignants par rapport à l'éducation artistique des enfants. Comme le problème de la bonne insertion des arts dans l'éducation des jeunes est très important, aussi bien pour la société en général que pour le monde de l'éducation, ce texte essentiellement philosophique d'Isabelle Ardouin est pertinent et actuel. Mais il est aussi provocateur. Ardouin pense en effet que le rôle de l'art à l'école est de former un connaisseur plutôt qu'un artiste créateur. Les idées sur lesquelles elle appuie sa position sont-elles valables ?

Il faut d'abord saisir le caractère de ces arguments. Ardouin s'appuie sur une réflexion qui met en question des pédagogies de l'éveil qui se proposent d'amener l'enfant vers ce qui lui ressemble. Elle démontre que cette voie, celle du puérocentrisme, n'est pas plus propice à l'éducation que l'autre extrême, celui de l'impo-

sition des savoirs dits universels. Pour sortir de cette tension, elle nous propose d'enseigner les arts plastiques comme une activité réflexive permettant à l'élève de « s'envisager au monde » et de donner aux élèves l'occasion d'entrer dans une culture artistique.

Sa démonstration est engageante et on voit que le point de vue d'Isabelle Ardouin, suivant lequel l'éducation artistique est une question de connaissance plutôt que de savoir faire, est non seulement valable en tant qu'argument mais pertinent par rapport aux options pédagogiques parmi lesquelles les éducateurs en arts sont de plus en plus obligés de choisir.

Il s'agit d'un petit ouvrage qui a plusieurs mérites : d'abord celui d'être écrit par une seule et même personne pendant que la plupart des volumes sur le sujet sont des compilations de plusieurs auteurs et donc, souffrent d'un manque de cohérence. Ensuite, l'ouvrage a un côté polémique qui l'amène à interroger les pratiques en atelier dans les écoles et remplace une centration sur le « faire » par une centration sur le « voir ». Les productions d'art sont donc considérées comme des compositions explicatives d'un certain rapport au monde. Finalement, l'ouvrage fait l'esquisse d'un modèle de didactique des arts plastiques.

L'ouvrage a, cependant, le défaut d'une de ses qualités. L'argumentation philosophique laisse sur son appétit le lecteur avide d'exemples concrets et convaincants tirés de la pratique en classe et a pour effet d'éloigner les mêmes enseignants que l'auteure cherche à rejoindre. Dans les seules pages du volume qui sont désignées pour illustrer les propos de l'auteure, les activités esquissées dans les dix dernières pages manquent de crédibilité. Par exemple, c'est presque impossible de faire en argile la représentation d'un danseur en position de déséquilibre sans avoir recours à des armatures métalliques.

Mais ceci n'enlève rien à l'intérêt de cet ouvrage qui arrive à point et qui contribuera aux discussions sur la problématique des arts dans la formation générale des enfants. Plus particulièrement, ce sont les concepteurs de programmes d'en-

seignement en arts plastiques qui y trouveront des arguments solides pour défendre l'idée d'une didactique rigoureusement centrée sur des questions particulières qui n'appartiennent à aucune autre discipline : « Pourquoi et comment représenter ? Comment et pourquoi rendre présent ? Comment et pourquoi dire ce qui nous est présenté et comment et pourquoi dire cette rencontre ? »

Nathalie Retallack-Lambert

JOAQUIM DOLZ  
et BERNARD SCHNEUWLY  
**POUR UN ENSEIGNEMENT DE L'ORAL**  
**Initiation aux genres formels**  
**à l'école**

ESF éditeur, Paris, 1998, 211 p., Collection  
« Didactique du français »

Depuis son introduction à l'école, l'enseignement de l'oral fait problème. Même si son importance est reconnue officiellement dans les programmes d'études, on ne sait pas encore très bien comment l'aborder en classe. Les contenus d'apprentissage relatifs à l'oral restent flous et les activités pédagogiques qui s'y rattachent apparaissent comme limitées et peu systématiques. L'ouvrage de Joaquim Dolz, de Bernard Schneuwly et de leurs collaborateurs contribuera certainement à combler cette lacune et à mieux asseoir la didactique de l'oral.

Issu d'une recherche menée dans des classes suisses du primaire et du secondaire, l'ouvrage propose un modèle d'enseignement qui porte sur les genres oraux formels et qui privilégie une démarche structurée appelée « séquence didactique ». Les auteurs considèrent que, parmi toutes les formes de communication orale, l'école n'a guère intérêt à traiter les genres de la vie quotidienne et qu'elle doit plutôt se concentrer sur les genres publics tels que l'exposé, le débat, l'interview, etc., formes de discours beaucoup plus exigeantes et plus régulées qui demandent vraiment un apprentissage systématique. La démarche retenue pour travailler les genres oraux formels est organisée en séquences didactiques. Alliant communication et structuration, une séquence didactique comprend trois phases : 1) une production

initiale où les élèves essaient, avec les savoirs qu'ils possèdent déjà, de réaliser un discours relevant du genre à étudier ; 2) des ateliers de structuration où les élèves se familiarisent de façon réfléchie à des caractéristiques importantes du genre et élaborent des moyens pour surmonter les difficultés observées durant la production initiale ; 3) une production finale qui, en remplaçant les élèves dans une situation de communication mettant en œuvre le genre travaillé, sert d'activité d'intégration des savoirs acquis. Loin de se limiter à la correction linguistique, les ateliers de structuration portent sur tous les aspects du langage oral, aussi bien pragmatiques, textuels, syntaxiques, lexicaux que phonétiques, prosodiques et proxémiques, l'étude de tel ou tel aspect variant selon les exigences du genre.

Pour illustrer sa démarche d'enseignement, l'équipe de Genève présente, dans la dernière partie du livre, quatre séquences didactiques qu'elle a expérimentées avec des élèves de 10 à 15 ans. Chacune des séquences porte sur un genre précis : l'interview pour une radio scolaire, l'exposé devant la classe, le débat d'opinion et la lecture publique d'un conte. Les auteurs fournissent un compte rendu détaillé de chaque expérience pédagogique en commentant les contenus touchés, les objectifs visés, les étapes suivies ainsi que les outils didactiques employés (matériel audio-visuel, grilles d'évaluation, etc.). Ils analysent aussi, de façon qualitative, les résultats des élèves. Cette partie de l'ouvrage est particulièrement intéressante pour les enseignants qui voudraient vivre en classe l'approche genevoise.

Ce livre devrait constituer une lecture obligatoire dans les programmes de formation des enseignants de français, car il fait bien comprendre le travail de transposition didactique et en révèle toute la fécondité pédagogique. Dans les facultés d'éducation au Québec, on oublie de plus en plus que l'enseignement suppose une réflexion approfondie sur les objets d'apprentissage et sur leur appropriation par les élèves, et que sans cette réflexion sur les savoirs à acquérir l'intervention pédagogique

est condamnée à rester une coquille vide inopérante. Pour vraiment aider les élèves à mieux communiquer à l'oral, il faut, comme les auteurs de cette étude l'ont montré, se doter d'une vue précise du fonctionnement du langage oral et de ses diverses composantes ainsi que d'une connaissance suffisante des capacités langagières des apprenants. La lecture de ce genre d'ouvrage vraiment didactique changerait en profondeur et pour le mieux la formation éclatée que l'on donne actuellement chez nous aux futurs enseignants de français.

Claude Simard

**HÉLÈNE BEAUCHAMP**  
**LE THÉÂTRE ADOLESCENT**

Éditions Logiques, Montréal, 1998, 268 p.  
Collection « Théories et pratiques dans l'enseignement »

Après *Apprivoiser le théâtre* (1997), qui s'adressait aux praticiens œuvrant auprès des enfants de 5 à 12 ans, Hélène Beauchamp publie *Le théâtre adolescent*, destiné aux enseignants et animateurs du secondaire.

Quatre chapitres composent l'ouvrage, qui s'ouvre sur les résultats d'une enquête auprès des jeunes visant à cerner la pratique du théâtre en milieu scolaire (« Du désir et de la réalité »). Dans le deuxième chapitre, l'auteure livre diverses impressions suscitées par les spectacles d'adolescents auxquels elle a assisté (« Une quête de sens »). Après une réflexion sur la condition adolescente, l'auteure formule une critique à l'endroit de la pratique théâtrale telle que vécue traditionnellement dans les écoles (« Une question de vision »), critique qu'elle fait suivre, de façon constructive, de deux propositions de travail favorisant la créativité de l'adolescent (« Les voies de la création »).

L'objectif de proposer des pistes pour renouveler l'approche est atteint, mais l'ensemble paraît quelque peu incohérent. Deux livres sont ici entremêlés. Un premier, composé des premier et dernier chapitres, s'intéresse aux aspects pratico-pratiques du processus de création. Les deuxième et troisième

chapitres viennent rompre ce pacte de lecture en proposant des réflexions d'ordre sémiotique, sociologique et esthétique sur le théâtre et la condition adolescente. Ces réflexions, pour pertinentes qu'elles soient, basées sur une longue fréquentation du théâtre adolescent, sont néanmoins livrées de façon décousue. Si les quatre chapitres sont d'intérêt, ils ne forment pas un tout unifié.

Par ailleurs, même si ce n'est pas forcément son but premier, l'exposé convainc de la pertinence d'augmenter le temps-matière réservé aux activités artistiques — et, plus globalement, culturelles — dans l'école. La pratique accrue des activités culturelles, qui mettent l'accent sur l'importance des relations humaines, sur l'apprentissage partagé et non pas divulgué, contribuerait certainement à fonder une nouvelle éthique sociale basée plus sur la participation et la création que sur la compétition et la reproduction. Tout comme les sciences, l'art permet d'éprouver le plaisir de la découverte et de l'invention, mais est de loin moins considéré que celles-là.

Parfois écrit dans une langue de bois, le texte aurait gagné à être révisé pour unifier le propos et éviter de nombreuses redites. Malgré cela, l'ouvrage sera utile à tous les enseignants qui font du théâtre, que ce soit à l'intérieur de cours ou dans le cadre d'activités parascolaires, ou encore à tous ceux et celles qui aimeraient se lancer dans l'aventure mais qui préfèrent connaître la température de l'eau avant de plonger (!).

Isabelle Boisclair



NOUVEAUX POÉSIES



Michaël La Chance

**MICHAËL LA CHANCE**  
**LEÇONS D'ORAGE**  
L'Hexagone, Montréal, 1998, 52 p.

*Leçons d'orage* est le premier recueil de Michaël La Chance qui s'est malheureusement fait connaître à cause d'un contentieux à l'UQAM, alors que ses poèmes auraient à eux seuls suffi à le placer sous les feux de l'actualité littéraire. Écrits entre 1982 et 1996, ces poèmes et proses vont au cœur des problèmes de l'Être tourmenté par un vouloir-vivre angoissant qui mesure son existence à sa constante fragilité et à la parole qui confine au silence et à l'attente d'une voix suprême.

Si les poèmes, souvent de métrique brève, parviennent à condenser l'essentiel du propos, les proses en sont la contrepartie en expansion, un peu à la manière d'un René Char en poésie ou d'un Ludwig Wittgenstein en philosophie. Mais le poète a su trouver un juste équilibre entre les deux et se définir un style singulier : « Nul ne meurt à soi. Tes enjambées sur le chemin sont une traversée de l'univers tout entier. // Dans le monde laissé à lui-même, le regard ne cherche plus à se restituer dans ce qu'il voit, alors les choses se donnent à voir dans la lumière d'une autre vie. C'est la chose abandonnée à son destin de chose » (« L'acceptation »).

Textes exigeants certes qui, comme l'indique le titre, sont des « leçons » de vie. Il faut s'armer de patience et savoir se mettre en jeu dans ces poèmes ; c'est à ce seul titre que la poésie peut changer la vie.

Roger Chamberland

**BÉATRICE MIGNEAULT et ISABELLE FOREST**  
**POÈMES DU LENDEMAIN 7**  
Écrits des Forges, Trois-Rivières, 1998, 60 p.

Le recueil *Poèmes du lendemain 7* présente les poèmes des lauréates du prix Piché de poésie. Ce prix, créé en 1989 par la maison Écrits des Forges, porte le nom du poète Alphonse Piché et vient souligner le travail de création en poésie chez la relève de tout âge. Comme à chaque automne depuis quatorze ans, la remise des prix s'est déroulée cette année (1998) lors des céré-

monies officielles d'ouverture du Festival International de Poésie qui se déroulait à Trois-Rivières. Notons, parmi la liste des noms des précédents lauréats, celui de Michel Pleau en 1991.

C'est pour son recueil *On a asphalté le désert* que Béatrice Migneault a mérité l'importante bourse de 2 000 \$. Elle nous propose une vingtaine de poèmes répartis en trois petites sections : « La peau du mardi », « Charpente nomade » et « Le feu de camp ». Sa poésie, quoique très « urbaine », n'en demeure pas moins étonnamment sonore ; tout son charme tient à cette musique qui parvient à s'élever dans les interstices d'un filigrane de mots solidement tissés : « si je m'évade à toi cloisonnée aux ciments / des trottoirs qui se déroulent à l'âme / jusqu'à l'angle des vues à ton profil / si je m'ensangle et file / alors je sais tes os / et roule à ma perte ». Elle s'amuse aux dépens du lecteur qu'elle fait voyager un instant pour mieux le ramener à la réalité ensuite. Pour accompagner son cheminement à travers la ville, elle va même jusqu'à poétiser certaines expressions populaires : « dehors à fond on met le parapluie / on carbure la broue dans le toupet ». Une poésie qui côtoie quelque fois les limites de la prose poétique. Isabelle Forest, quant à elle, a obtenu la mention spéciale du prix Piché que souligne une bourse de 500 \$. Ses poèmes sont regroupés, dans la deuxième partie du recueil, sous le titre « Les heures frêles ». Le poète Bernard Pozier (l'un des trois membres du jury du concours) avait bien raison de noter à propos de l'œuvre de Forest, lors de la remise des prix, l'extraordinaire densité de cette poésie de l'intérieur : « pendant que l'hiver se couche dans mon ventre / et blanchit mon sang / à petits coups j'épuise la mort ». Une poésie très viscérale qui plonge dans les dédales de l'enfance, baigne dans une sensualité toute proche d'une sexualité envoûtante et désarticulée : « sous le mutisme des draps / nous sommes des pantins de chair / l'opéra de ton corps / assoupi entre mes cuisses ». « Les heures frêles » suggèrent un rapport avec la mort, celui seul que force cette inéluctable

mise en parallèle avec la vie. Des petits vers d'une concision désarmante dont la beauté n'a d'égal que leur pouvoir évocateur. Isabelle Forest, un nom à surveiller.

Marie-Renée Lavoie

**MONIQUE LAFORCE**  
**UNE CHAISE OÙ S'ASSEOIR**

Le Loup de Gouttière, Québec, 1999.

*Une chaise où s'asseoir* de Monique Laforce examine les états transitoires d'une femme dont la mémoire est peuplée du souvenir de l'autre. Cela se construit par des vers qui s'appellent l'un l'autre, définissent le rythme, la pause, s'investissent dans un langage tendre et intense. Mais, étrangement, on perçoit le recueil comme un récit empreint d'une aura poétique et décrivant étape par étape le sentiment amoureux de la douleur de perdre. C'est d'un homme dont le je lyrique se souvient et s'accable, d'un homme qui tarabuste par son absence puis son retour. Mais il ne va pas sans dire que le style changeant de l'auteure corrobore aux agitations intérieures et mouvantes de la femme dont il est question. Effectivement, le déséquilibre de l'humain face au désarroi s'intensifie par le rythme saccadé des vers. « La femme ne sait plus mourir qu'à voix basse. Le cœur étranglé de tendresse. Elle chavire d'enfance. Les yeux fous. Le souffle coupé. Les joues humides » (p. 22).

On assiste donc à la déchirure d'une femme en même temps qu'à la brisure d'une identité — qui suis-je au seuil de ma trop grande tristesse ? Est-ce que j'existe toujours ? — qui s'inscrivent dans un rapport au temps valable à l'intérieur de l'évolution cyclique du deuil amoureux. En fait, au fil de pages, on discerne la désagrégation de l'individu par la marque du temps qui institue ce mouvement de l'abandon d'abord, de la résistance et de la renaissance ensuite, mais finalement de la souffrance qui demeure toujours. L'effacement volontaire du temps fait foi, paradoxalement, de sa plus grande présence. « Elle rangera le temps dans l'armoire avant de partager l'orange et la mémoire » (p. 48).

Domage que l'on passe d'une poésie prenante et riche à une écriture énumérative, à tendance narrative, parfois même moralisatrice. Néanmoins, il s'agit là de l'exploration des extrêmes, des espaces entre l'oubli et la mémoire. « Se lassera-t-elle de déloger les dieux vieillis cachés dans la pénombre des chambres. De dénoncer les pièges flamboyants de la mémoire » (p.125). L'absence de soi règne, le cœur chancelle sous la sécheresse du dénuement.

Julie Dorval

**ANNE PEYROUSSE**  
**DANS LE VERTIGE DES CORPS**

Le Loup de Gouttière, Québec, 1998.

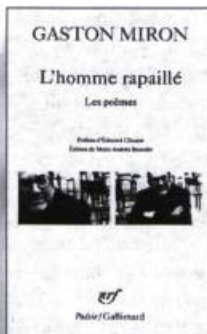
Le premier recueil d'Anne Peyrouse, *Dans le vertige des corps*, propose un retour à la vie, à ses sources. Les artifices de l'esprit font place à la matière, au réveil et à l'expression du corps. Tout s'anime à travers l'érotisme qui manifeste une réalité vibrante et heureuse, pleinement assouvie et vécue. « j'approche la chair / le monde est un ressac affriolant où s'incrustent les doigts furieux / le temps a les fontaines aussi vives qu'un frôlement d'anges / tout prend son envol / je raconte l'odyssée heureuse et les vies mènent leurs flancs dans la maternité des terres » (p. 27). Le corps se retrouve dans une position privilégiée où on lui concède une ouverture inépuisable et où il se pose à l'extérieur des contraintes et des hésitations. La vérité des sens répond à l'appel des envies, la nudité est libérée d'une honte et des préjugés toujours latents. En ce sens, on tente de sortir de cette région censurée, du moins réprochée, qu'est le plaisir de la femme (et le désir de ce plaisir), inaltéré et parfois cru, à l'égard du sexe. Un cri de laisser-vivre nous parvient, un peu directif. Et ce ton impératif, lorsqu'il s'insinue, écorche au passage les états d'un langage normalement approprié et brillant, sans hasard et savoureux.

Bien que la parole soit couvrante, voire intemporelle, on discerne la rumeur quotidienne et le désir persistant qui ne sont aucunement banalisés. Au contraire, leur importance est corroborée de pages

en pages et elle permet ainsi de nommer la portée du corps qui est la vie même. La satiété des sens, bien que pouvant être éphémère, s'étend, ici, au-delà de l'utilité. L'érotisme est plutôt vu comme à chaque fois une seconde naissance, du moins un renouveau. « je renouvelle les sens comme des prières pleines de pavot / plus loin que la vague / plus creux que la mort / s'animent de grands escarpements » (p.13). Ce renouvellement perpétuel est sans repos, sans escales, mais sans essoufflement aussi. C'est une route libre qui se poursuit et se joint à l'allégresse. C'est une question de centralité et de présence, de parole.

Nonobstant la qualité du vers, ce recueil est chapeauté d'une certaine prétention qui relie directement l'auteur à son oeuvre (« anne et suave » p.29) et qui, par conséquent, néglige au « je » une part d'herméneutique. À certains passages, cela interrompt la marche joyeuse des poèmes et rend à la lecture une autre réalité, plus restrictive. Mais il ne va pas sans dire que ce même « je » éclate et s'extériorise, fixe l'ampleur d'un recueil gorgé de pulsions viscérales. Un éloge de l'être et de la passion.

Julie Dowal



GASTON MIRON  
**L'HOMME RAPAILLÉ. LES POÈMES**  
Gallimard/Poésie, Paris, 1998, 203 p.

La réputation de Gaston Miron n'est plus à faire : de tous les poètes québécois, il est celui dont l'œuvre est sans doute la plus connue dans le monde, tant dans sa version originale qu'en traduction. Il est heureux que les éditions Gallimard ait

décidé de le publier dans sa collection Poésie afin de le rendre accessible à une plus grande communauté de lecteurs, même s'ils ont gardé que le volet « Poèmes » de *L'homme rapaillé*, délestant l'œuvre originale de ses écrits militants et didactiques.

Cette nouvelle édition, préparée par Marie-Andrée Beaudet et préfacée par Edouard Glissant, a l'avantage de présenter *L'homme rapaillé* sous un autre angle en le soustrayant aux effets de contrainte de lecture commandés jadis par les textes d'appoint. Ces poèmes retrouvent donc un nouvel éclat, un nouveau lustre refaçonné par le regard d'un lecteur qui découvre que ces poèmes ont une présence vitale et une force d'évocation dont il y a peu d'équivalents dans la poésie universelle.

Roger Chamberland



Rober Racine

ROBER RACINE  
**LE DICTIONNAIRE. Récits**  
suivi de **LA MUSIQUE DES MOTS**  
(Disque et partition)  
L'Hexagone, Montréal, 1998, 216 p.

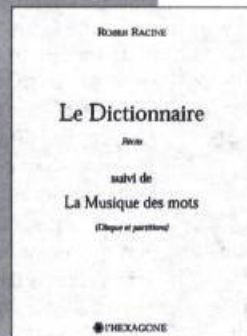
Le dictionnaire Robert, le vrai, est à la source de la célèbre installation de Rober Racine *Le terrain du dictionnaire A/Z*, prélude à une œuvre monumentale non-réalisée encore « Le parc de la langue française » que l'artiste aimerait réalisé en plein air, sur une base permanente, et « où tous les mots et leurs définitions, imprimés sur de petits panneaux, seraient plantés au sol, paysagés en harmonie avec la nature avoisinante », comme nous l'explique la quatrième de couverture.

*Le Dictionnaire* est composé des récits de cette aventure des mots dans le Robert. L'auteur extrait un mot d'une définition dans une page, puis un autre ailleurs dans une autre définition et ainsi de suite jusqu'à composer des énoncés poétiques qui sont comme autant de phrases harmoniques, entendues ici dans le sens où l'écriture musicale définit le terme d'harmonique. L'auteur a écrit plus de 4 200 phrases de ce type qui devraient un jour ou l'autre se retrouver dans le parc projeté ; la présente édition en offre un aperçu assez substantiel pour que nous en saisissons toute la richesse d'expression.

Dans « La musique des mots », Racine se déplace du côté de la création musicale en soulignant le nom des notes dans les mots, toujours en respectant l'ordre alphabétique du dictionnaire. Des mots à la musique, il n'y a qu'un pas que l'artiste, également pianiste, interprète au piano et que l'on retrouve sur le CD inclus à même le livre. Cette musique

répétitive à souhait, puisque constituée à partir des sept notes de la gamme, traduit les mots en images sonores. Cette expérience sur le langage et la musique est des plus fascinantes et témoigne d'une recherche profondément originale sur les mots du dictionnaire qui sont aussi ceux de tous les jours.

Roger Chamberland



GILLES ARCHAMBAULT  
**LES MALADRESSES DU CŒUR**

Boréal, Montréal, 1998, 221 p.

Une épigraphe de Georges Perros coiffe le douzième roman de Gilles Archambault, *Les maladresses du cœur* : « Moi, quand je rentre, je m'attends toujours à trouver la maison vide ». Resté seul à Montréal durant tout un mois pendant que sa femme Diane s'est réfugiée chez sa fille Nathalie, à Jonquières, pour l'assister après la naissance de Maxime, son premier enfant, Mathieu Robin, un romancier dans la cinquantaine, profite de sa solitude temporaire pour dresser un bilan de sa vie amoureuse et de sa carrière d'écrivain. Les amours passagères et les flirts occasionnels s'entremêlent aux rencontres de travail et aux démarches multiples de l'écrivain et de ses confrères. Robin, dans une audacieuse entreprise de dérision, se place à contre-pied de sa propre aventure personnelle du monde de l'écriture et de la littérature pour offrir une autocritique subtile de son œuvre et de son métier en même temps qu'une censure des censeurs, bref une piquante contrepartie de la critique. Autoportrait et portraits se succèdent en alternance grâce à une habile focalisation variable, jamais déroutante, qui permet évidemment la multiplicité des points de vue et la distance nécessaire de la « biographe » pour confirmer la crédibilité de la démarche. Beaucoup de clins d'œil aussi (p. 25, 26, 141, 157...) aux propres ouvrages d'Archambault et à la faune littéraire à laquelle il appartient sans vraiment en faire partie. Analyse aussi des grands thèmes qui ont traversé l'œuvre de Robin, double évident de l'auteur : les aléas et avatars de l'existence, ses petits et grands bonheurs, sa vie de couple, parfois perturbée, la solitude constamment recherchée, la peur

trouble de vieillir et l'échéance inéluctable de la mort. Et toujours ce style inimitable, discret et feutré, mais rempli de connivences fraternel-

les. Les lecteurs et la critique seront unanimes à reconnaître encore un roman profondément attachant comme sait en écrire Gilles Archambault.

Gilles Dorion

AUDREY BENOÎT  
**SYLVIE**

Lancôt éditeur, Outremont, 1998, 222 p.

Après avoir connu une carrière remarquée comme mannequin à New York et un peu partout dans le monde, Audrey Benoît a joué dans le film *Cosmos* et tient présentement un rôle de pompière dans la série *Caserne 24*. La compagne de vie de Paul Piché présente, avec *Sylvie*, son tout premier roman.

À vingt-cinq ans, Sylvie est une femme désabusée qui cherche en son for intérieur la part manquante qui l'empêche à la fois d'aimer la vie et de se laisser aimer. Elle se lance donc, par le truchement d'une réflexion qu'elle couche dans son journal personnel — qu'elle nomme Alexandre —, à la recherche de ce qui pourrait lui permettre de se débarrasser de ses démons intérieurs. Mais toutes les avenues sont sans issue ; cette mère qui l'a mal aimée et ce père qu'elle n'a jamais connu sont pour elle des mauvaises pistes, ces lettres qu'elle adresse à ses « démons », l'Angoisse, la Fatalité, la Culpabilité, la Peine, la Souffrance et cie, ne savent qu'exacerber sa peur de vivre.

Pourtant, la rencontre d'Ernest faite au hasard d'une journée de travail semblera pouvoir servir de baume à son mal de vivre, jusqu'à ce que Sylvie ressente le besoin d'aller chercher, dans les bras d'autres hommes, son « je-m'en-foutisme » de l'amour. Derrière le fugace moment de paix

qui suivra, continuera malgré tout de tempêter sa cohue intérieure. Les cours de création littéraire seront pour elle surtout l'occasion de découvrir qu'elle ne pourra jamais se contenter de

vivre dans l'un des moules préconçus par la société. Elle est malheureuse et conditionnée à le demeurer. Attention lecteur, le monopole de la souffrance, c'est Sylvie qui le détient.



Le roman d'Audrey Benoît est, comme le sont souvent les journaux intimes, une réflexion intérieure, un questionnement sur la vie et son sens. La versatilité du personnage peut cependant donner l'impression d'être exploitée à l'excès. On adhère difficilement au mal de vivre de l'héroïne qui se bat en vain avec elle-même pendant plus de deux cent vingt pages — ce qui devient parfois ennuyeux — pour ce qui nous semble être le simple plaisir de souffrir. Par contre, sa réflexion recèle des trésors d'images qui illustrent avec originalité et humour le carnage intérieur opéré par l'angoisse et ses comparses. Ces touches humoristiques donnent un tour quelque peu déroutant, voire inquiétant, à cette peinture de la fatalité. La visite de la vie souterraine de Sylvie s'accompagne de clins d'œil faits au cinéma, l'une de ses passions, et la quête du personnage nous rappellera les paroles d'une chanson bien connue : « Je veux "savoir être aimée" comme dirait l'autre » (p. 142).

Marie-Renée Lavoie

GILBERT DUPUIS  
**LES CENDRES DE CORRELIEU**  
 VLB, Montréal, 1998, 335 p.  
 Collection « Roman »

Après *L'étoile noire* (1996), Gilbert Dupuis continue à s'inspirer de la geste du *Refus global*, publié par Paul-Émile Borduas et ses disciples automatistes il y a 50 ans cette



Gilles Archambault  
 Audrey Benoît



année. Le récit s'organise cette fois autour du double projet narratif du rapatriement du corps du célèbre peintre, mort à Paris en 1960, et de la restauration des fresques d'Ozias Leduc, son maître, à l'église des Saints-Anges de Lachine.

Les situations romanesques fictives rejoignent l'histoire en mettant en scène plusieurs des co-signataires du *Refus global* (Claude Gauvreau, Jean-Paul Riopelle, Fernand Leduc...) et de nombreux autres personnages bien réels du monde littéraire et culturel du Québec (Réjean Ducharme, Jacques Brault, Félix-Antoine Savard, Henri Tranquille, le frère Marie-Victorin...) ou d'ailleurs (Aristote, Pythagore, Corneille, Saussure...) Mais *Les cendres de Correlieu* touchent aussi et surtout à l'intrigue policière : venue de Paris à Montréal à la demande urgente de l'artiste Ninon Catash, la narratrice Marie Kirouac s'applique à résoudre l'énigme de la disparition de son amie, qui a découvert des secrets compromettants pour du « gros monde [...] proche de la politique » (p. 136) et que l'on a pour cela neutralisée. Comme Marie Kirouac, Gilbert Dupuis pratique « le mélange des genres » (p. 207).

C'est par ailleurs avec une imagination pour le moins débordante et avec un sens certain de l'intrigue que la narratrice nous entraîne dans une suite effrénée de péripéties inattendues, rocambolesques, parfois aux limites du vraisemblable. Le tout est soutenu par une écriture alerte, rythmée, volontiers faite de phrases nominales courtes, qui inclut régulièrement des métaphores humoristiques réussies et des pointes satiriques contre plusieurs institutions québécoises et canadiennes (comme la police, l'armée, les « politiraillers », les téléromans à la « tasse de café »...)

Il faut mentionner encore un climat d'étrangeté récurrent, qui insécurisera peut-être plus d'un lecteur mais dont la réalisation est particulièrement habile et diégétiquement justifiée : Marie Kirouac est en effet l'objet d'hallucinations et ces « déformations de

[...] perceptions » (p. 72) s'expliquent par son passé d'ex-consommatrice de haschisch de même que par le décalage horaire, un accident de voiture, de vives douleurs à l'épaule... Cela crée un climat souvent surréel, en accord avec l'univers référentiel automatiste convoqué par le récit.

Bref, voilà un roman qui sort de l'ordinaire et qui devrait intéresser tout le monde, aussi bien le lecteur conventionnel que l'adepte de la postmoderne autoreprésentation ou l'amateur d'écriture explorée (celle de Claude Gauvreau, bien sûr).

Jean-Guy Hudon

#### GILBERTO FLORES PATINO LE DERNIER COMTE DE CANTABRIA

Traduit de l'espagnol par Ginette Hardy Fides, Montréal, 1998, 143 p.

Gilberto Flores Patino s'est fait connaître au Québec avec son roman *Esteban* paru chez Boréal en 1987. On connaît aussi de ses œuvres *La Pégase de cristal* (Boréal) et *Les contes de mon père* (Fides). Cet auteur latino-américain, qui a élu domicile au Québec depuis 1988, nous offre cette année *Le dernier comte de Cantabria*.

Monsieur Arzate est LE bibliothécaire de la Fondation de la bibliothèque publique. Toujours habillé de noir, il affronte la vie en solitaire, entouré seulement d'une servante casse-pieds et d'une locataire âgée qui demeure là à défaut de savoir où aller. Vivant dans la chimérique réalité des livres dans lesquels il s'est réfugié à la suite de la mort de ses parents, il est devenu celui « qui a la tête pleine de rêves et dont la vie est vide » (p. 96). Il n'arrive d'ailleurs plus très bien à départager, dans la multitude de ses souvenirs, ce qui est réel de ce qui ne l'est pas. Puisque son instruction fait envie, il se voit forcé d'enseigner quelques bribes de ses connaissances à Dona Estela et à sa fille Angelita, à cette vieille acariâtre dictatrice et à sa fille de quarante-cinq ans qui semble

n'avoir jamais quitté l'enfance.

Mais voilà qu'une nuit, l'enfant devenue femme vient le rejoindre pour une nuit d'amour. Au matin, malgré les indices de la présence de la femme, Arzate souffrira à la seule idée qu'il puisse s'agir encore d'un rêve. Il sombrera rapidement jusqu'au seuil de la folie. Mais la fièvre, une fois chassée, lui apportera un courage nouveau à la fois pour affronter cette peur du réel et les souvenirs douloureux qui l'ont jadis plongé dans cette réclusion intérieure.

*Le dernier comte de Cantabria* renoue avec la magie et l'originalité qui avaient fait le succès d'*Esteban*. Ici, la réalité et l'imaginaire s'entrechoquent dans un jeu de clair-obscur et traversent le miroir déformant de l'oubli. L'auteur nous fait visiter des endroits et des personnages connus et les tours de mémoires du dernier comte de Cantabria deviennent de beaux poèmes qui trahissent la confusion de son esprit et, surtout, sa très grande solitude. Ce récit très habile transporte dans l'exotisme du Mexique. À lire en sirotant un brandy.

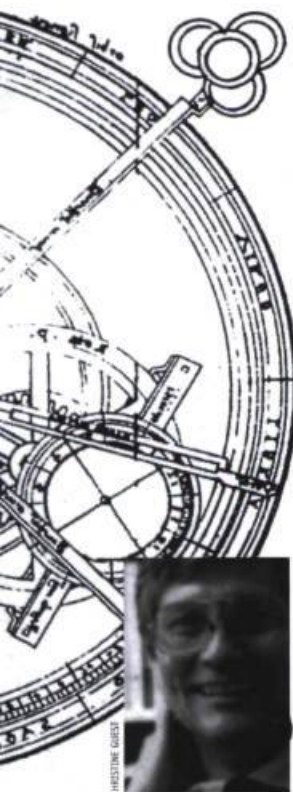
Marie-Renée Lavoie

#### CHRISTIAN BOBIN

#### GEAI

Gallimard, Paris, 1998, 110 p.

« Depuis deux mille trois cent quarante-deux jours », ainsi débute *Geai*, court récit qui se moque de toute logique attendue, tel un conte fantastique. Tout s'articule autour du sourire de Geai que le jeune Albain, alors âgé de huit ans, « découvre » effrayé cette journée d'hiver alors qu'il s'est aventuré sur la glace du lac. Mais un lien indéfinissable et imprévisible se crée entre la dame souriante sous la glace du lac de Saint-Sixte, en Isère, et le bambin, entre le monde de l'invisible et celui des terres à terre qui n'apprécient que le palpable. Dans l'école unique du petit village, à classe unique et à maître unique, Albain perce « pédagogiquement » les secrets de l'amour, ses élans vivifiants comme ses déboires désolants. Il le vivra à sa façon, détaché et admiratif, sous le regard encourageant et le sourire engageant de Geai. Le monde



GILBERTO FLORES PATINO



Gilberto Flores Patino





d'adultes aux manies agaçantes par leur souci inconditionnel d'ordre et de rentabilité voit d'un mauvais œil l'évolution marginale du garçon qui expérimente le quotidien avec la complicité de force aventures d'où jaillissent des étincelles d'onirisme le protégeant pour sûr de son entourage peu enclin à la fantaisie parce que figé dans des pans inamovibles de principes « sûrs comme l'éternité ». Ses nombreux métiers peu classiques de marchand de casseroles, de brocanteur et d'étrange cambrioleur nocturne le conduiront enfin dans un plumard bien réel et garni à souhait !

Les brefs chapitres de ce roman d'initiation renferment des formulations non point dénuées de cynisme. En effet, des réflexions sentencieuses et péremptives classent *in æternum* aussi bien les faits et gestes des protagonistes que l'inexplicable ambivalence des êtres. Bien plus, comme dans son récit précédent, *Autoportrait au radiateur*, Bobin s'amuse à dérouter l'esprit trop cartésien pour le guider comme par magie dans les dédales mystérieux et productifs de la création imaginaire. Survient alors un miracle surprenant, rafraîchissant, voire réconfortant qu'appelle toute sagesse digne de ce nom.

Yvon Bellemare

PIERRE GOBEIL

### SUR LE TOIT DES MAISONS

Lancôt éditeur, Outremont, 1999, 113 p.

La dernière œuvre de Pierre Gobeil, *Sur le toit des maisons*, n'a pas, me semble-t-il, les qualités de *Dessins et cartes du territoire* (1993), grand prix de livre de Montréal, même si les deux récits ont en commun une même passion du narrateur (et de l'écrivain ?) pour la géographie et pour la recherche de la modernité. *Sur le toit des maisons* est une histoire d'amitié doublée d'une quête initiatique. Deux jeunes, le narrateur et un ami, jamais nommé, font la fête le soir du bal des finissants dans le gymnase d'une école secondaire de Québec. Au milieu de la nuit, à l'approche du solstice d'été — c'est le 21 juin —, à la suite d'une



rixe, ils quittent la salle et les sons entraînants de la musique pour entreprendre une longue virée, un voyage au bout de la nuit qui ressemble étrangement à un voyage initiatique, à un « retour au pays du Matin » (p. 66), à un rêve fou. Ils sont si portés par l'amitié qui les unit et par le pacte qu'ils ont conclu qu'ils ne portent plus à terre : on dirait qu'ils volent par-dessus les toits de la ville. Toutefois, contrairement à Asmodée, le héros du *Diable boiteux* d'Alain-René Le Sage, ils ne soulèvent jamais les toits, mais donnent libre cours à leur imagination, sentiments et émotions. Au matin, après une série d'aventures et un véritable cours de géographie urbaine, l'ami se lance dans le vide.

L'histoire, racontée par bribes, laisse beaucoup de place aux répétitions pour bien marquer l'ivresse des deux jeunes — n'ont-ils pas vidé une bouteille de Johnny Walker ? — qui ont construit des projets et des rêves à la mesure de leur riche imaginaire. Il est toutefois dommage que l'éditeur n'ait pas demandé à un correcteur de revoir le manuscrit pour éliminer les nombreuses erreurs de ponctuation, qui agacent le lecteur, et les fautes grammaticales et syntaxiques, du genre « il nous faut s'engager » (p. 51) ou « pour ne pas se perdre de vue, nous cessons d'avancer » (p. 34) qui gênent la lecture. Et il y en a bien d'autres !

Aurélien Boivin

PETER HØEG

### LA FEMME ET LE SINGE

Traduit du danois par Frédéric Durand  
Seuil, Paris, 1998, 304 p.

Le Jardin d'Éden prise deux. Bien connu pour son roman *Smilla et l'amour de la neige* paru en 1995 (toujours au Seuil),

Peter Høeg nous propose cette fois, avec *La femme et le singe*, une histoire qui vient ébranler cette réconfortante façon que nous avons de concevoir notre monde en nous positionnant, tout naturellement, au sommet de la hiérarchie des êtres vivants.

Adam Burden est un éminent spécialiste de la question animale à Londres, chef de l'Institut of Animal Behavioural Research. Ayant mis la main sur un singe anthropoïde, il tente en secret d'en cerner toute l'intelligence, usant pour ce faire d'une multitude d'expériences douteuses (et douloureuses). C'est qu'il espère que ses découvertes sur le singe-homme lui permettront d'accéder au poste très convoité de directeur du nouveau Zoo de Londres.

Mais Madelene, la femme d'Adam, vient changer ses plans. Alcoolique depuis son mariage pour tromper l'ennui d'une vie oisive faite de facilité et de luxe, elle découvre en ce singe captif sa propre impuissance résignée. Décidée à sauver le singe, elle se dédouble en un personnage déterminé, Priscilla, qui l'aide à se fuir elle-même. Enlevée à la King Kong par le singe Erasmus, elle traverse avec lui pendant sept jours cette ville mémoire d'Europe, avant d'atterrir dans la Saint Francis Forest, le plus grand centre d'expérimentation et de reproduction d'Europe. Ils y passent sept semaines, condamnés à y rester par leur désir de liberté et leur impuissance pratique, occupés à découvrir la parole et l'amour. Bientôt contraints d'en sortir pour stopper les inquiétants projets d'Adam et de sa sœur, ils sont forcés de révéler au monde la plus extraordinaire des choses, semant partout un vent de folie.

Le roman se propose comme un cheminement vers la compréhension de la liberté et une remise en question de l'hégémonie de la race humaine. C'est du singe que la femme apprend à lever les yeux et à soutenir le regard et c'est comme lui qu'elle voudra devenir : « sans manières et sans crainte » (p. 100). Høeg exploite l'ambiguïté de la part animale en nous en allant même



Peter Høeg



ROMANS



Pierre Gobeil

jusqu'à suggérer que ce n'est pas l'homme qui descend du singe, mais bien le singe qui remonte de l'homme. Échec de la race humaine ? Impasse plutôt. Ce récit qui emprunte au fantastique est en soi un genre de fable allégorique qui fait un peu la leçon. Bien que le dénouement de l'histoire impose un certain questionnement, les tenants des thèses darwiniennes n'y verront pas là une menace.

Marie-Renée Lavoie

**MARIE LABERGE**  
**LA CÉRÉMONIE DES ANGES**

Boréal, Montréal, 1998, 343 p.

Le drame est survenu le 17 janvier 1995, quand Laurent a découvert Érica, neuf semaines à peine, morte dans son lit, frappée du « syndrome de mort subite du nourrisson ». Comme ça, sans avertir, « morte normale et en santé », au grand dam des parents qui ne s'en remettent jamais. Ces renseignements, c'est Laurent qui les fournit dans les premières tranches de journal ou chronique qu'il entreprend avec Nathalie, sa femme, à la demande d'une thérapeute, dans le but de triompher de cette lourde perte, de surmonter cette pénible épreuve. Il s'agit donc d'un journal à quatre mains et à deux voix se répondant qui s'amorce comme un véritable combat : dans le coin droit du roman, Laurent, le déprimé, qui revit le drame, refusant le présent ; dans le coin gauche, rageuse, Nathalie, la mère ingrate en apparence, qui s'interdit d'assister à la cérémonie des anges et qui se révolte, se cache, les yeux secs, derrière son masque de comédienne, elle qui vient tout juste d'accepter un rôle à sa mesure, semble-t-il, celui d'une « bitch », dans une nouvelle pièce. Elle se ment à elle-même et commence ainsi son journal : « Je n'ai rien à écrire et à dire » (p. 12). Si elle le fait, c'est qu'elle a promis et qu'elle est une femme de parole. Elle



JEAN-FRANÇOIS BÉLISSE

Marie Laberge

ROMANS

mettra plusieurs semaines à vivre son deuil et à parler de son ange, disparu. Laurent, lui, se meurt de chagrin, se croit coupable et revit, seul, cette séparation qu'il ne comprend pas. Le couple se sépare donc car, précise la mère de Laurent, la mort d'un enfant brise souvent, étouffe, détruit ceux qui restent. Quelques semaines passent et Laurent quête l'amour, ici et là, tandis que Nathalie s'envoie en l'air avec des comédiens du plateau et refuse de livrer ses émotions : « S'il y a une chose que je déteste, c'est bien les analyses intérieures. L'autotaponnage de l'âme, le sondage intime pour se faire venir psychologiquement. Bullshit » (p. 14). Les deux volets du journal s'éclaircissent mutuellement, épousant chacun un vocabulaire, une langue, un style différents. Nathalie a la plume plutôt acérée au début mais s'adoucit à mesure qu'elle prend conscience, au contact d'une jeune comédienne de sept ans, de la perte de son enfant. Laurent, lui, a un style plus classique, plus modéré, mais qui devient de moins en moins dense à mesure que celui de Nathalie s'intensifie. La lente agonie et la mort d'un ami commun, sidéen, rapprochent finalement ces deux êtres meurtris et les aident à apprivoiser la mort en même temps qu'à s'apprivoiser.

On peut déplorer, ici et là, quelques clichés, telles les nombreuses liaisons amoureuses de Nathalie avec des comédiens ou la présence bienfaisante d'une gamine comédienne que Nathalie prend sous sa protection, voire un changement (trop) rapide, (trop) catégorique dans l'attitude de Nathalie. Mais cela s'oublie vite, car la structure narrative du roman est magistrale, intéressante, et rend compte du talent et de la richesse de l'imaginaire de Marie Laberge, la passionnée, qui sait charmer, certes, mais aussi émouvoir son lecteur. Vivement le prochain Marie Laberge !

Aurélien Boivin



**MICHEL HOUELLEBECQ**  
**LES PARTICULES ÉLÉMENTAIRES**

Flammarion, Paris, 1998, 394 p.

Second roman de Michel Houellebecq, *Les particules élémentaires* raconte, en alternance, la vie de deux demi-frères : Michel, chercheur en biologie, et Bruno, prof de lettres. Si les deux personnages ont des tempéraments et des existences bien différentes, leurs préoccupations se rejoignent. En effet, Michel, qui se tient en marge de l'agitation humaine et la regarde de l'œil distancé du chercheur, est presque incapable de sentiments et tâche par conséquent de les comprendre, notamment en observant son frère dont l'existence chaotique, déchirée par la quête d'un plaisir qu'il atteint de plus en plus difficilement et par la hantise du vieillissement, lui prouve que l'individualisme qui caractérise notre société et la dégradation du corps sont responsables de la souffrance de l'homme et, *a fortiori*, du fiasco qu'est l'humanité. Les réflexions qu'il notera à ce sujet au cours de ses années de recherche ainsi que ses travaux, dictés par cette réflexion, sur la création d'un nouveau gène humain, mèneront à la mutation de l'humanité, à l'avènement d'une race immortelle, ayant « su dépasser les puissances [...] de l'égoïsme, de la cruauté et de la colère ».

Long constat d'échec, *Les particules élémentaires* se veut donc une description lucide de l'état d'une société en perdition, sexuellement obsédée par besoin de tromper l'inéluctable vieillissement du corps. Il n'y a, en effet, que la jeunesse qui vaille ; la vie, admettons-le enfin, se termine à quarante ans (c'est-à-dire lorsqu'on n'arrive plus à entraîner des jeunes filles dans son lit et à maintenir une érection qui se respecte) : voilà la seule conception de l'existence permise par « l'ère matérialiste » et l'errance spirituelle et



morale dans laquelle nous nous sommes engagés, et dont le mouvement hippie a constitué le symptôme le plus flagrant et le plus désolant. Dans ce monde-là, point de salut : tout être un tant soit peu sensible finit ses jours dans la folie ou le suicide...

Ce bilan hautement désabusé de l'état des choses dérange bien sûr parce qu'il lui arrive de faire mouche. À cet égard, le personnage de Michel offre un certain d'intérêt : figure complexe, solitaire par indifférence, chez qui les émotions s'expriment en termes scientifiques, il « n'est pas humain » comme le note son frère, ce qui lui permet de poser un regard étrangement pénétrant sur les êtres et les événements et d'en proposer des interprétations originales. Cependant, le portrait souvent simpliste de la société occidentale qui est brossé à travers Bruno, plutôt archétype que personnage, agace, tout comme le style haché et la crudité du vocabulaire dont use Houellebecq. Ces procédés s'intègrent mal en effet à une phrase demeurant sage dans l'ensemble, puisque mise davantage au service des remarques philosophiques (?) qui l'émaillent que d'une démarche d'écriture. Roman d'une génération et roman de fin de millénaire, *Les particules élémentaires* paraîtra donc nettement plus intéressant sur le plan sociologique qu'il ne l'est sur le plan littéraire. À lire comme une curiosité à laquelle on reconnaîtra au moins le mérite de ne laisser personne indifférent.

Virginie Rompre

**PIERRE TURGEON  
JOUR DE FEU**

Flammarion Québec, Montréal, 1998, 271 p.

Tout en conservant l'arrière-fond qui lui confère son appellation de « fresque historique », *Jour de feu* de Pierre Turgeon se rapproche nettement plus du roman d'aventures que le premier tome de la trilogie amorcée avec *Les torrents de l'espoir*, publié chez Québec/Amérique en 1996. Précédé d'une présentation des personnages, ce deuxième tome, non spécifié comme tel et qui se lit séparément grâce aux résumés des principaux épisodes vécus antérieurement, est partagé en deux parties inégales

en étendue (8 chapitres contre 16), la seconde justifiant doublement, si l'on peut dire, le titre de l'ouvrage.

Toute l'action se déroule à Montréal durant les vingt-quatre heures du 25 avril 1849. Première partie : Marie-Violaine Hamelin, femme de Henry Blake, propriétaire peu scrupuleux de la Montreal Gas Light Heat and Power, retrouve son amant, Stéphane Talbot, fils du seigneur du Grand Remous, Pierre-Amédée Talbot, mort au cours de l'Insurrection de 1837. Une fuite de gaz la laisse pour morte mais, au moyen d'une puissante décharge électrique, elle revient à la vie ! Son père, Gustave Hamelin, et son amant Stéphane, sans s'être concertés, concourent au meurtre de Blake. La deuxième partie est centrée presque exclusivement sur les émeutes provoquées par les Orangistes et que n'ose réprimer le gouverneur, lord Elgin, et sur l'incendie criminel du Parlement du Canada-Uni et de sa bibliothèque riche de 25 000 livres, rares et irremplaçables, pendant que le chef de police de Montréal, Moses Hays, et son adjoint Paul Leclerc enquêtent sur la mort suspecte de Blake. L'ensemble du roman se déroule sur fond de luttes de pouvoir et d'argent car les ambitions des Blake, Leclerc et Van Gelder sont démesurées. La finale, très adroitement arrangée et par le hasard et par l'auteur, s'achève sur la fuite et le retour du couple Marie-Violaine et Stéphane à la seigneurie du Grand Remous. À suivre puisque le romancier propose déjà un extrait du troisième tome « à paraître prochainement ».

L'aisance de l'écriture et le rythme trépidant de l'action séduiront les adeptes du roman historique autant que ceux du roman d'aventures, les deux genres s'accommodant fort bien de l'un et de l'autre.

Gilles Dorion



**MICHELINE LACHANCE  
LE ROMAN DE JULIE PAPINEAU  
Tome 2 : L'exil**

Québec Amérique, Montréal, 1998, 637 p.

Si Louise Leduc, dans *Le Devoir*, avait considéré que *Le roman de Julie Papineau* avait « su si bien allier les aspects historiques et romancés, sans jamais sacrifier l'un et l'autre » (quatrième de couverture), je me demande si le tome 2 y parvient. C'est que le roman est désormais beaucoup plus près de la « biographie romancée » que prétendait présenter Micheline Lachance dans le tome 1 et que le récit se déroule maintenant à la façon d'une saga familiale fondée sur l'exil (d'où le sous-titre) ou, mieux, la fuite de Louis-Joseph Papineau lors de la Rébellion avortée de 1837. C'est d'ailleurs, réitérativement, autour de l'argument de cette fuite, vue ou non comme une trahison ou de la lâcheté, que s'articule l'ensemble du développement. Julie Papineau, de son côté, tente de « rapailler » les morceaux d'une vie familiale sans cesse bousculée, dérangée, menacée, en déplacements continuels aux États-Unis, en France, puis de nouveau aux États-Unis, enfin au Canada. Figure plutôt décidée, dans le premier tome, elle sombre dans l'indécision, la crainte et la mélancolie, dans le deuxième, l'auteure ayant sans doute décidé de reprendre à son compte le portrait que l'histoire en avait conservé. Cependant, à travers l'encombrement de détails secondaires parfois tout à fait superflus (mais dans lesquels se complaira un certain lectorat), se dégage une reconstitution attentive des sociétés américaine, française et canadienne de l'époque, en plus de l'évocation de grandes figures historiques concernant

l'Insurrection et ses suites, surtout les négociations avec Londres à propos du sort des patriotes et de l'édification d'un Canada-Uni menant tout droit vers la (Con)fédération



JEAN-MAURICE BOYFAN



MICHELLE PELON

Pierre Turgeon  
Micheline Lachance

romans

canadienne. Cette fresque historique et familiale n'est pas dépourvue d'anachronismes : Victoria a été couronnée en 1837 et non en 1838 (p. 64-65), les Frères chasseurs ont été constitués en 1838 et non en 1837 (p. 107-109), la ruée vers l'or, en Californie, commence fin 1848, alors que l'action se situe en 1845 !

Quant au style, parsemé de québécoisismes (conscients ou non ?), il demeure plutôt relâché. Et que dire du nombre considérable de fautes de toutes sortes (d'accord, d'orthographe, d'accentuation, de typographie), des anacoluthes fréquentes, des renvois incorrects des pronoms sujets. À la page 85, on perd son latin ! Page 244 et ailleurs, il faut écrire « de Kock » et non « Kock ». Page 246, il s'agit de Berlioz et non de Liszt. Et que penser du non-sens de « riait à fendre l'âme » (p. 400) !

Malgré tout, cette longue saga devrait intéresser au plus haut point un cinéaste ou un producteur de télévision autant que toutes celles qu'on nous sert depuis nombre d'années.

Gilles Dorion

#### ZOÉ VALDÉS CAFÉ NOSTALGIA

Actes Sud/Leméac, Arles/Montréal, 1998, 394 p. Collection « Lettres hispaniques »

Marcela, trente-sept ans, ancienne photographe, vit à Paris entre son activité de maquilleuse pour la télévision et ses souvenirs de « Cette-Île-là », Cuba, où elle est née et a vécu jusqu'à son mariage avec un septuagénaire Français rapidement abandonné une fois à destination. Incapable de vivre une relation amoureuse depuis qu'elle a indirectement causé la mort de l'homme dont elle s'était entichée à treize ans (sa femme, jalouse, l'a brûlé vif), Marcela rêve pourtant de Samuel, parti à New York, qu'elle a découvert étrangement issu de son passé, ces dix-neuf années cubaines rapportées petit à petit au cours de six chapitres référant à La dame à la licorne et aux cinq sens que ces tapisseries imagent. Il y a eu Jorge bien sûr, l'amant incendié, mais aussi

les fêtes sur les terrasses de La Havane où l'on s'injectait du rhum pour prévenir l'haleine avinée et les brimades parentales, les balades sur le Front de mer, le départ précipité de ses parents pour la Floride, les obligations militantes, New York où a débuté sa carrière de photographe, et les amis, Andro, Enma, Randy, Monguy, Sylvia, tous dispersés maintenant, dont les lettres et les appels ne parlent que de là-bas : « Nous ne pourrions jamais nous débarrasser du poids écrasant de l'île, nous aurons beau vivre à Paris, à New York, à Mexico, en Argentine, en Équateur, à Miami, nous ne pourrions nous en délivrer, même si nous revenions à La Havane. Un jour ».

Comme Proust qu'elle lit pour la troisième fois, Marcela trouve dans le présent les signes du passé et l'écriture coulante de Zoé Valdés transporte alors magiquement le lecteur en arrière. C'est que les deux temps sont si étroitement liés qu'on ne peut les opposer : pour qui vit « ailleurs » se rappeler d'où il vient signifie également demeurer ce qu'il est. La nostalgie « ne constitu[e] pas la flagellation permanente, mais une impulsion pour revendiquer la joie » en attendant de se revoir, de loin en loin, une manière de vivre avec ceux qui ne sont pas là, de faire du passé la matière du futur en le réconciliant avec le présent. Car il s'agit aussi, pour Marcela, de guérir ses blessures, de réapprivoiser les sens afin de se consacrer à nouveau « à [son] seul désir », d'apaiser le fantôme de Jorge pour qu'il la laisse enfin libre d'aimer Samuel.

Ainsi l'exil, du pays perdu à l'errance en soi-même, prend-il bien des visages. *Café nostalgia* explore avec finesse et sensualité, en emportant le lecteur dans le flot d'une parole pléthorique, presque incantatoire, qui en fait certainement un des plus beaux et des plus intéressants romans parus cet automne.

Virginie Rompré

#### JEAN LAROSE PREMIÈRE JEUNESSE

Leméac, Montréal, 1998, 306 p.

Jean Larose est surtout connu du public pour des essais brillants qui ont contribué à en faire un personnage polémique. Il suffit, pour s'en convaincre, de penser à certains textes de *L'amour du pauvre* (1991), où ses prises de positions littéraires ne lui ont pas valu que des amis. Voilà maintenant que Larose franchit le Rubicon et propose à ses lecteurs de le suivre du côté de la fiction, avec un roman qui risque de décevoir ses admirateurs (ce qui fera plaisir à ceux qui n'en sont pas).

*Première jeunesse* propose un regard sur le passage des années soixante aux années soixante-dix, par l'intermédiaire d'un jeune homme qui fait le bilan de la fin de son adolescence, évoquant le difficile passage à l'âge adulte. À travers l'histoire de François, le narrateur, nous voyons dans quelle effervescence les jeunes d'alors ont vécu et remis en question les valeurs des générations précédentes. Le besoin d'être autrement se vit dans l'excès : l'âge de la parole est enfin arrivé et rien ne peut faire taire ceux qui ont tant à dire. François, pour sa part, veut s'exprimer par une pièce qui devait être jouée dans les murs du collège qu'il fréquente. Cette pièce, en constante construction, change au fil des jours et des mois, au gré des événements et des répétitions, pour lui échapper finalement. Il en va ainsi de ces jeunes qui croyaient maîtriser leur destin et qui, au fond, ne sont que des personnages dans une société en mouvement.

La mise en contexte du roman n'est certes pas sans intérêt. Cependant, Larose n'arrive pas à intéresser totalement, ni par l'histoire présentée, ni par l'écriture. La narration semble tourner en rond et, malgré le lyrisme qui appuie les réflexions du personnage, le récit s'étire tel un élastique qui reprendrait chaque fois sa forme initiale. Je continuerai donc à lire l'essayiste, bien que je sois souvent en désaccord avec son propos, parce que les qualités littéraires de ses essais sont indéniables. On ne saurait en dire autant de ce premier roman.

Gilles Perron



SERGE LAMOTHE  
**LA LONGUE PORTÉE**

L'Instant même, Québec, 1998, 206 p.

Contrairement à ce qu'on pourrait croire en abordant *La longue portée*, premier roman de Serge Lamothe, il ne s'agit pas d'assister à une catharsis par l'écriture. Un père toxicomane consacre une nuit à écrire à son fils. Or, le sursis qu'offre cette nuit unique pour Charles Godin ressemble plutôt à une nouvelle descente aux enfers, l'enfer de soi, celle de la vérité à dire, quand la douleur même empêche de s'en détourner et en impose l'urgence. Pour son fils et à la mémoire de la mère de celui-ci, Nadia, arrachée de la vie de Charles près de vingt ans plus tôt par une surdose, la lettre s'écrit à partir des traces du passé, tout aussi voraces que la drogue : « Les souvenirs les plus carnivores infectent les plus doux, les imprègnent et les déforment tant et si bien qu'on en vient à leur préférer l'oubli » (p. 197). Mais avant de pouvoir tomber dans l'oubli, avant la disparition ultime, il faut écrire. Aussi aux souvenirs de Charles destinés à son fils s'ajoutent les visions de l'imaginaire onirique de Nadia. Les feuillets d'un journal intime rédigés en deux périodes, celle des psychotropes des années d'université et celle de la dernière cure de désintoxication, mêlent les images du faste hallucinatoire et celles de la mémoire. Séparés en tiers, le roman se construit donc de trois temps d'écriture, celui du présent orchestrant toute la nuit à partir d'un « Plan » vengeur, irrémédiablement préparé par Charles. Comme l'Arbre fétiche de Nadia et de Charles dans le passé, cette nuit est celle au-delà de laquelle on ne passe pas. Charles le sait, le récit des premières fois demeurant vain ; il passe rapidement aux dernières, à la déroute de la confiance, aux désillusions nombreuses : « Nos vies sont toutes — il n'y a pas d'exception — des œuvres posthumes que le vent, sans malice, disperse à son gré » (p. 40). L'écriture se déploie tout en nuances et en images, selon les états du personnage, tantôt serrée, lucide et cynique, tantôt ample, poétique et lumineuse. La portée de celle-ci

atteint le centre même, la précarité de l'identité humaine.

Isabelle Asselin

ROGER DELISLE  
**LE DERNIER MANDAT**

Éditions JCL, Chicoutimi, 1998, 402 p.

Toujours bouleversée par la mort suspecte de son mari, François Manseau, un scientifique, Aude Antil demande à son beau-frère supposé-ment écrivain, Jhan, lui aussi veuf, de mener sa propre enquête. La jeune femme refuse d'adhérer à la thèse d'un accident comme a conclu l'enquête policière. On n'a jamais retrouvé la mallette du défunt, qui travaillait à « Soul », un projet « top secret » dont seuls certains de ses collègues connaissaient une parcelle du contenu.

Jhan, détail que même sa femme ignorait, se fait toutefois tueur à gage, l'écriture n'étant pour lui qu'une couverture. Il amorce alors son enquête en tentant d'interroger les collègues de Manseau. On sent toutefois que le héros dérange par ses visites parce que les collègues en question se font tout descendre les uns après les autres. Même Jhan passe aussi bien près d'y laisser sa peau. Les techniques qu'utilisent les meurtriers sont véritablement celles de professionnels. Jhan en est bien conscient. Il fait donc appel aux services de René Sicard, un ami détective privé, qui réside à Québec et qui entretient de nombreux contacts de par le monde. C'est ainsi que l'enquête se transporte, non sans de nombreux rebondissements, aux États-Unis, à Londres en passant par Magog, Genève et Paris.

Les deux hommes vont et viennent comme seul le « Chacal » pourrait le faire. Toutefois, Sicard, un amoureux de la vie, doit terminer cette difficile enquête seul, Jhan, blessé par balles, étant hors de combat pour quelques mois. Voilà une enquête propre à faire rougir le grand Colombo.

Se déroulant à un rythme effréné, *Le dernier mandat*, deuxième roman de Roger Delisle, est un thriller policier rempli d'action, d'amour, bref, de

tout ce qui fait les délices des cinéphiles du monde entier. Même si la fin du roman prend une tournure quelque peu exagérée, l'enquête tient le lecteur en haleine du début à la fin. Qui est derrière cette magouille ? Impossible de trouver les responsables de ce thriller drôlement bien ficelé. Et, histoire d'empêcher le lecteur de perdre le fil parmi toutes ces morts mystérieuses, l'auteur explique souvent où les héros en sont dans leurs recherches et les raisons pour lesquelles il en est ainsi. Bien qu'ayant fait appel à un véritable détective, Delisle semble posséder une bonne maîtrise des milieux qu'il met en scène. Il a le souci du détail, à la *Omertà*. Il ne serait pas désagréable de retrouver une telle intrigue faisant l'objet d'un scénario au cinéma.

Marc-André Boivin

EMMANUELLE TURGEON  
**LES BEAUX SURVIVANTS**

Lacôté éditeur, Outremont, 1998, 107 p.

À 23 ans, les plus beaux rêves et les meilleurs scénarios vous sont encore possibles. Même s'il vous reste beaucoup de choses à apprendre, vous avez la vie devant vous et rien, ou presque, ne peut vous empêcher de faire tout ce dont vous avez envie.

À 23 ans, Roxanne, qui a beaucoup vécu déjà, est la personne avec qui vous désirez vous asseoir, par un bel après-midi, en sirotant un café, afin qu'elle vous raconte dans le fin fil son histoire. Par Roxanne, la narratrice raconte quelques instants dans la vie d'une jeune fille qui ne pense qu'à son prochain « fixe », le



Roger Delisle



dernier, c'est promis. Cette histoire troublante, qui voudrait bien la vivre ? On en vient à se demander comment une personne peut réussir à traverser d'aussi dures épreuves.

Roxanne n'a pas été élevée dans la soie. Déjà, à l'école secondaire, le « trio des Anne », elle et ses amis Marie-Anne et Johanne, faisait flèche de tout bois et touchait à peu près à tout, sans se soucier de ce qui pouvait leur arriver. Les choses se sont toutefois rapidement gâtées. Marie-Anne a été assassinée alors qu'elle se prostituait pour payer sa drogue. Le meurtrier court toujours, au grand dam de la narratrice et de la mère de Marie-Anne, qui, aujourd'hui, prend une place importante dans la vie et dans le cœur de Roxanne. Johanne, de son côté, a contracté le virus du sida, se drogue et se prostitue.

À 23 ans, Roxanne rencontre Georges, un homme qui a plus que le double de son âge, difficile à cerner tant pour l'auteure que pour le lecteur ; chose sûre il a un passé lui aussi très lourd. Il tombe toutefois (trop) rapidement dans les bonnes grâces de Roxanne et devient bientôt le centre de l'univers qu'elle s'est créé. La fin surprend, étonne même et il serait mal venu de la dévoiler.

À 25 ans, Emmanuelle Turgeon signe déjà son deuxième roman.

Après *L'instant libre*, *Les beaux survivants* entraîne le lecteur dans un monde déroutant au sein duquel on ne souhaiterait pas voir son pire ennemi. Ce monde, on le côtoie pourtant souvent sans trop se poser de questions. L'auteure livre un témoignage d'une étonnante véricité d'où transpire un mal de vivre indescriptible. L'écriture d'Emmanuelle Turgeon est surprenante par sa force. Elle sait nous faire passer, pendant une heure ou deux, par une gamme d'émotions qui ne laissent pas indifférent et qui suscitent la réflexion.

Marc-André Boivin

WILLIAM KOTZWINKLE  
**LE NAGEUR DANS LA MER SECRÈTE**

Actes sud, Arles, 1998, 103 p.

Récompensé par le prix « Le Goncourt des lycéens », *Le nageur dans la mer secrète* de William Kotzwinkle fait partie de cette catégorie de petit livre de rien du tout qui dérange et bouleverse.

Ce roman d'une centaine de pages à peine raconte l'histoire d'une grossesse tellement désirée qu'une fois rendue à terme elle chamboulera l'univers de Johnny et Laski. Impossible de résumer ce livre sans en dévoiler le nœud gordien à partir duquel on assiste à des scènes d'une rare intensité, rendues par une écriture qui a la précision du scalpel avec lequel on a coupé le cordon ombilical.

L'auteur a déjà à son actif de nombreux romans, mais il me semble qu'il touche ici le domaine dramatique avec une justesse et une profondeur qui font souvent défaut à ceux et celles qui essaient de traiter de la disparition d'un enfant. Le thème est à la mode ces dernières années, — on n'a qu'à penser ici à *L'enfant éternel* de Jean-Philippe Toussaint ou, plus près de nous, à Marie Laberge et à sa *Cérémonie des anges*, pour n'en citer que quelques-uns —, mais Kotzwinkle a su nous en proposer une dimension fulgurante avec laquelle il serait difficile de s'endormir.

Roger Chamberland

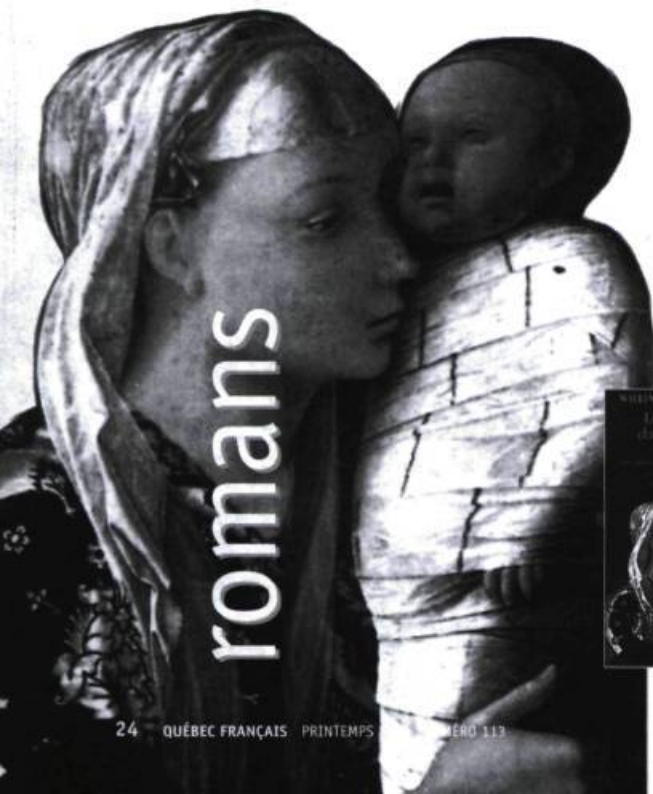
NOËL AUDET  
**LA TERRE PROMISE, REMEMBER !**

Québec Amérique, Montréal, 1998, 355 p.

Issu d'une famille qui élève le porc depuis les débuts de la colonie, Emmanuel Doucet se souvient : « Acabris ! Acabras ! Acabram ! Fais-nous voler par-dessus le temps ! » Selon les règles de la chasse-galerie, sur le dos d'un cochon nommé Remember, et parfois surnommé « RimemYeule », puisqu'il s'exprime en rimes, Emmanuel s'envole et atterrit où il le désire. Ainsi peut-il assister à l'arrivée de Jacques Cartier, puis à celle de ses propres ancêtres en Nouvelle-France. Se promenant d'un siècle à l'autre, il fait leur connaissance, subit avec eux la Conquête, partage leur impuissance et leur rancœur. Pendant ce temps, Remember court la galipette, ou « souffle l'allumette », dans les porcheries des Doucet, présentes et passées, quand il ne fait pas la conversation à son cavalier ; il y a beaucoup à dire quand on revisite l'histoire des Québécois !

Cette leçon d'histoire, bien que souvent reprise dans la littérature québécoise, Noël Audet nous la donne avec l'humour d'un caricaturiste. Ses personnages sont pétillants de vie. On croit se reconnaître dans ces premiers colons qui foulaient le sol de la Nouvelle-France comme on baise la terre promise... Ils n'avaient pas encore connu la rigueur de l'hiver ! Le langage utilisé est savoureux, truffé d'allusions à la littérature québécoise, de régionalismes qui créent un effet comique. Toutefois, l'abondance des jurons transformés (« Saint Gériboire », « Sainte Zigounette », « Sainte Cibol », « Saint Croupion », etc.) peut agacer le lecteur, de même que tous les surnoms que se donnent à chaque réplique « Manu » et son « Rimemprose » de véhicule. Hormis cette réserve, *La terre promise, Remember !* mérite le détour de quiconque désire, à l'aube de l'an 2000, se souvenir de ce que fut la Nouvelle-France et le Canada français, et réfléchir à ce qu'est devenu le Québec d'aujourd'hui.

Anne Guilbault



HENRI LAMOUREUX  
**LE PASSÉ INTÉRIEUR**

VLB éditeur, Montréal, 1998, 234 p.

Engagé dans l'action sociale depuis plus de trente ans, auteur d'une importante œuvre littéraire, Henri Lamoureux nous proposait, en 1998, son quatrième roman.

Françoise Mercier est la journaliste-vedette de Mondiacom. Elle jouit et souffre à la fois d'une réputation fort enviable qu'elle s'acharne à entretenir. Elle se partage entre ses deux familles : celle qu'elle forme avec ses deux adolescents et le fantôme de leur père disparu douze ans plus tôt, et celle qu'elle forme avec Roger, le réalisateur de son équipe de production et ancien membre du FLQ (emprisonné pendant un mois lors de la Crise d'octobre) et Jo, son assistante, sa meilleure amie, une ancienne militante du Parti communiste ouvrier vers la fin des années soixante-dix (Françoise militait dans un groupe rival au même moment). Pour cette journaliste baby-boomer, à l'évanouissement des grands mouvements idéologiques a succédé la carrière. Une carrière si prenante en fait qu'elle lui aura fait perdre l'essentiel du contact avec les siens.

Ne lui ayant jamais pardonné d'avoir fait fuir son père, Julie multipliera les fugues et les absences prolongées jusqu'à s'enfoncer petit à petit dans l'univers dantesque de la drogue et de la prostitution. Pendant ce temps, mystérieusement, un clochard surnommé l'Artiste dessine à la craie sur le pavé un visage connu de jeune fille entouré de visions infernales. C'est à l'aide de Benoît, travailleur social spécialisé dans la « cloche » (clochards) et de Satan, policier noir au cœur tendre, que Françoise et Julie se retrouveront et parviendront à chasser le souvenir d'un fantôme qui les sépare depuis douze ans.

Le passé intérieur est une peinture troublante du choc des générations et de celui des classes. Les baby-boomers qui ont vécu des lendemains de révolution plutôt désenchantés doivent composer dans un système qu'ils avaient, à une autre époque, cherché à combattre. Leurs enfants, adeptes d'une nouvelle réalité parfois cruelle, se

débattent dans un monde où plus rien ne leur est donné. Parallèlement, les laissés-pour-compte errent dans la ville, solitaires parmi la foule, symboles de notre impuissance à rien changer. Dans ce cadre montréalais de la fin du XX<sup>e</sup> siècle, nous sommes happés, d'un bout à l'autre du roman, par cette notion de passé intérieur qui vient brouiller le présent. Un récit poignant et intense qui ne se lit pas sans une certaine appréhension.

Marie-Renée Lavoie

GAÉTAN SOUCY  
**LA PETITE FILLE QUI AIMAIT  
TROP LES ALLUMETTES**

Montréal, Les Éditions du Boréal, 179 p.

*La petite fille qui aimait trop les allumettes* est le troisième roman de Gaétan Soucy, et comme son premier, a reçu un fort bon accueil. La presse écrite lui a consacré de nombreux articles.

Le texte s'ouvre sur le suicide d'un père qui laisse deux enfants. Nous sommes à la campagne, dans un endroit isolé (le père était immensément riche), et les deux enfants semblent avoir été tenus à l'écart du reste du monde depuis toujours.

Ce récit ne développe pas une intrigue à proprement parler, mais présente plutôt une situation dont les éléments seront dévoilés peu à peu. Il est plus proche de la poésie, du mythe, ou même de la légende que du roman.

L'entreprise de Soucy s'appuie surtout sur le style, la langue utilisée. N'invente pas qui veut un nouveau langage, lequel en a vu bien d'autres. On perçoit en effet des échos connus dans ce texte : Salinger, Faulkner, Ajar-Gary, etc. La syntaxe en est tout à fait folle, avec des clins d'oeil à Saint-Simon le mémorialiste. On sera agacé ou ravi, c'est selon.

Peut-être y a-t-il dans la conduite de ce récit trop de « volonté », un aspect trop délibéré, ce qui risque de créer une impression d'artifice. Entre les deux ou trois coups de théâtre que ménage la situation, et dont le dernier est émouvant, l'ensemble pourra apparaître longuet, verbeux. Mais c'est

une entreprise difficile à réussir qu'un récit que l'on fait raconter par un narrateur qui doit avoir l'air de savoir plus ou moins de quoi il parle — et plus ou moins qui il est — mais doit cependant en dire assez pour que le lecteur puisse deviner le reste.

Alain Rathé



JOËL LAMBERT

Henri Lamoureux



BERNARD DUBOIS

Gaétan Soucy





PHILIPPE SOLDEVILA  
et SIMONE CHARTRAND  
**LE MIEL EST PLUS DOUX QUE LE SANG**  
VLB éditeur, Montréal, 1998, 247 p.  
dont 8 pages de photos.



Philippe Soldevila  
Simone Chartrand

théâtre

Michel Tremblay



Le titre de la pièce renvoie à une œuvre de jeunesse de Salvador Dalí alors que, jeune peintre encore inconnu, il rencontre à la Residencia de Estudiantes de Madrid Luis Buñuel et Federico García Lorca. Rencontre réelle et transposée de trois créateurs qui deviendront ultérieurement des artistes de premier plan en Espagne et en Europe dans leur champ respectif : peinture, cinéma, poésie et théâtre. Les personnages sont esquissés par des traits qui nous font anticiper sur leur future personnalité ou sur l'image que l'on se fera d'eux : Buñuel machiste, fervent et provocateur ; Lorca tout en finesse, délicatesse et sensibilité ; Dalí au moi immense, libre et paranoïaque. Le personnage de Lolita, sans référent historique lui, sert de catalyseur aux trois futurs génies ; il les interpelle par son militantisme politique et avec ses exigences radicales dans le domaine de la création artistique surréaliste qui devient le lieu majeur d'articulation du sens : le *duende*, « Il brûle le sang et combat la douce paix [...] tout notre être devient le lieu d'une lutte féroce entre la fragilité, la force et l'abandon » (p.188), façon ultime pour un créateur d'éviter de devenir un « putréfait », un être de compromis, de trahison, de facilité, de démission.

Dans une mise en scène dépourvue, ingénieuse et efficace, et non dénuée d'humour, Philippe

Soldevila nous rend l'Espagne palpable par les personnages retenus et leur amitié naissante ou compromise, par leurs discours qui évoquent la situation politique et le combat artistique, par ces répliques souvent brèves et incisives qui rythment la représentation, par la danse et par ces passages en espagnol ou en catalan qui donnent une « couleur locale » immédiate. Précédé par *Tauromaquia* (1991), *Le miel est plus doux que le sang* s'inscrit au cœur d'une trilogie se déroulant en Espagne et qui sera complétée, en l'an 2000, par *Les Infants d'Aragon*.

Gilles Girard

MICHEL TREMBLAY  
**ENCORE UNE FOIS, SI VOUS PERMETTEZ. Comédie en un acte**  
Leméac, Montréal, 1998, 67 p.

Encore une fois, Michel Tremblay fait référence à un personnage central de sa vie d'homme et d'écrivain, celui de sa mère. Le volume ne laisse aucune ambiguïté à cet effet puisqu'une belle photo de sa mère, tout sourire, orne la première de couverture. Mais, évidemment, cette pièce décolle du réalisme en nous présentant le dialogue animé entre Nana et un personnage de Narrateur dont l'âge passe progressivement de 12 à 13, 18, 20 ans, jusqu'à rejoindre l'auteur au moment de la rédaction de sa pièce à Key West en novembre-décembre 1997.

Nana se révèle la muse première, celle qui de par son goût pour la littérature, ses discussions enflammées et surtout par son propre discours toujours enflé par l'exagé-

ration jugée indispensable pour susciter et maintenir l'intérêt (« Tu diviseras toute par dix... » p. 21) a éveillé et catalysé ce goût naissant pour la transposition et les fantasmes. La reconnaissance de dettes est on ne peut plus explicite : « J'te serai toujours reconnaissant de m'avoir laissé rêver, moman ! Tout ce que j'ai, j'le tiens de toi ! » (p. 61)

La pièce entre donc dans la catégorie des pièces si nombreuses dans la dramaturgie québécoise, de théâtre sur le théâtre et les autres arts. La réplique qui ouvre la fiction fait écho à un très grand nombre de pièces célèbres et la dernière page nous situe presque dans un décor de pièces à machines du dix-septième siècle. Entre ces deux moments, nous avons droit à des échanges drus, animés, plus ou moins camouflés par des sujets anodins, sur la vraisemblance, le dramatique, la lecture, les comédiens, le réalisme, le public...

Présentée comme une « comédie », la pièce est amusante de par les répliques truculentes de Nana, son sens du « théâtral », la bonhomie complice derrière ses remontrances que le fils suscite avec délectation, fasciné qu'il est par ce personnage plus grand que nature. Elle est d'abord une parole qui se grise d'elle-même, qui s'autogénère, qui coule sans fin, qui se met en scène par des condensés métaphoriques, par des images : « C't'enfant-là est un véritable arbre de Noël qui clignote à l'année ! Pendant l'âge ingrat, quand a'partait d'ici avec ses parents, j'faisais des grimaces pendant des heures ! » (p. 45) ; ou « sa maudite pipe qui sent le yable qui s'est pas lavé depuis la venue du divin Messie » (p. 46) ou encore : « c'est pas lui qui a accroché des lanternes après le derrière des mouches à feu ! » (p. 47). Mais la pièce opère un changement de registre radical dans sa dernière partie où l'on apprend la maladie de Nana. Le masque tombe, « son monologue a pris figure de confession » (p. 56). Des pages émouvantes sur l'amour qui s'avoue enfin de façon plus ouverte, sur la peur viscérale de la mort, sur le possible baume de l'art.

Gilles Girard



# NOUVEAUTÉS

ROBERT LAIBERTE



## MADAME BLAVATSKY, SPIRITE

*Jovette Marchessault*



La comtesse de Ségur, née Rostopchine.  
Un colonel américain.  
Une Russe hors du commun.  
Spiritisme. Occultisme. Théosophisme.  
Le XIX<sup>e</sup> siècle dans tous ses états  
vu à travers une femme étonnante.

YVES MARCHAND



## 15 SECONDES

*François Archambault*

Mathieu aime Charlotte.  
Charlotte aime Claude, qui ne l'aime plus.  
Mathieu est atteint de paralysie cérébrale.  
Charlotte peut-elle aimer Mathieu?  
Une pièce touchante.  
Prix du Gouverneur général 1998.

## LES SEPT JOURS DE SIMON LABROSSE

*Carole Fréchette*

Une épouse en Afrique.  
Un chômeur qui a trop d'imagination.  
Chaque jour, un nouveau métier.  
Contre la vie ordinaire.  
Contre un système pourri.  
Un homme vivant.



ROBERT LAIBERTE



ROBERT LAIBERTE



## LE CHEMIN DES PASSES- DANGEREUSES

*Michel Marc Bouchard*

Trois frères qui se retrouvent et s'entredéchirent.  
Un père méprisé.  
Un virage dangereux.  
La mort qui rôde.  
Une grande pièce.  
Une bouleversante cérémonie  
des adieux.



LES PAFAPAZZI



## ENCORE UNE FOIS, SI VOUS PERMETTEZ

*Michel Tremblay*

Un tête-à-tête drôle et émouvant entre un dramaturge et sa mère. L'amour du théâtre et l'amour filial unis dans une même grandeur par un amour qui les dépasse: celui de la vie.

LEMÉAC